

BACK COVER PAGE OF
HOUSE OF COMMONS DEBATES
OFFICIAL REPORT (HANSARD)
VOL. 144, NUMBER 084
18 SEPTEMBER 2009



PAGE DE DOS
DÉBATS DE LA CHAMBRE DES
COMMUNES
COMPTE RENDU OFFICIEL (HANSARD)
VOL. 144, NUMÉRO 084
18 SEPTEMBRE 2009

If undelivered, return COVER ONLY to:
Publishing and Depository Services
Public Works and Government Services Canada
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à :
Les Éditions et Services de dépôt
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

Published under the authority of the Speaker of
the House of Commons

Publié en conformité de l'autorité
du Président de la Chambre des communes

SPEAKER'S PERMISSION

PERMISSION DU PRÉSIDENT

Reproduction of the proceedings of the House of Commons and its Committees, in whole or in part and in any medium, is hereby permitted provided that the reproduction is accurate and is not presented as official. This permission does not extend to reproduction, distribution or use for commercial purpose of financial gain. Reproduction or use outside this permission or without authorization may be treated as copyright infringement in accordance with the *Copyright Act*. Authorization may be obtained on written application to the Office of the Speaker of the House of Commons.

Il est permis de reproduire les délibérations de la Chambre et de ses comités, en tout ou en partie, sur n'importe quel support, pourvu que la reproduction soit exacte et qu'elle ne soit pas présentée comme version officielle. Il n'est toutefois pas permis de reproduire, de distribuer ou d'utiliser les délibérations à des fins commerciales visant la réalisation d'un profit financier. Toute reproduction ou utilisation non permise ou non formellement autorisée peut être considérée comme une violation du droit d'auteur aux termes de la *Loi sur le droit d'auteur*. Une autorisation formelle peut être obtenue sur présentation d'une demande écrite au Bureau du Président de la Chambre.

Reproduction in accordance with this permission does not constitute publication under the authority of the House of Commons. The absolute privilege that applies to the proceedings of the House of Commons does not extend to these permitted reproductions. Where a reproduction includes briefs to a Committee of the House of Commons, authorization for reproduction may be required from the authors in accordance with the *Copyright Act*.

La reproduction conforme à la présente permission ne constitue pas une publication sous l'autorité de la Chambre. Le privilège absolu qui s'applique aux délibérations de la Chambre ne s'étend pas aux reproductions permises. Lorsqu'une reproduction comprend des mémoires présentés à un comité de la Chambre, il peut être nécessaire d'obtenir de leurs auteurs l'autorisation de les reproduire, conformément à la *Loi sur le droit d'auteur*.

Nothing in this permission abrogates or derogates from the privileges, powers, immunities and rights of the House of Commons and its Committees. For greater certainty, this permission does not affect the prohibition against impeaching or questioning the proceedings of the House of Commons in courts or otherwise. The House of Commons retains the right and privilege to find users in contempt of Parliament if a reproduction or use is not in accordance with this permission.

La présente permission ne porte pas atteinte aux privilèges, pouvoirs, immunités et droits de la Chambre et de ses comités. Il est entendu que cette permission ne touche pas l'interdiction de contester ou de mettre en cause les délibérations de la Chambre devant les tribunaux ou autrement. La Chambre conserve le droit et le privilège de déclarer l'utilisateur coupable d'outrage au Parlement lorsque la reproduction ou l'utilisation n'est pas conforme à la présente permission.

Additional copies may be obtained from: Publishing and Depository Services
Public Works and Government Services Canada
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: 613-941-5995 or 1-800-635-7943
Fax: 613-954-5779 or 1-800-565-7757
publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
<http://publications.gc.ca>

On peut obtenir des copies supplémentaires en écrivant à : Les Éditions et Services de dépôt
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : 613-941-5995 ou 1-800-635-7943
Télécopieur : 613-954-5779 ou 1-800-565-7757
publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
<http://publications.gc.ca>

Also available on the Parliament of Canada Web Site at the following address: <http://www.parl.gc.ca>

Aussi disponible sur le site Web du Parlement du Canada à l'adresse suivante : <http://www.parl.gc.ca>

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 38

Thursday, March 12, 1992
Edmonton, Alberta

Chairperson: Bob Horner

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 38

Le jeudi 12 mars 1992
Edmonton (Alberta)

Président: Bob Horner

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent de la

Justice and the Solicitor General

Justice et du Solliciteur général

RESPECTING:

Bill C-36, An Act respecting corrections and the conditional release and detention of offenders and to establish the office of Correctional Investigator

CONCERNANT:

Projet de loi C-36, Loi régissant le système correctionnel, la mise en liberté sous condition et l'incarcération, et portant création du bureau de l'enquêteur correctionnel

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Third Session of the Thirty-fourth Parliament,
1991-92

Troisième session de la trente-quatrième législature,
1991-1992

STANDING COMMITTEE ON JUSTICE AND THE
SOLICITOR GENERAL

Chairperson: Bob Horner

Vice-Chairman: Jacques Tétreault (Justice)
(Solicitor General)

Members

Carole Jacques
Robert Nicholson
George Rideout
Blaine Thacker
Ian Waddell
Tom Wappel—(8)

(Quorum 5)

Richard Dupuis

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DE LA JUSTICE ET DU
SOLLICITEUR GÉNÉRAL

Président: Bob Horner

Vice-président: Jacques Tétreault (Justice)
(Solliciteur général)

Membres

Carole Jacques
Robert Nicholson
George Rideout
Blaine Thacker
Ian Waddell
Tom Wappel—(8)

(Quorum 5)

Le greffier du Comité

Richard Dupuis

Published under authority of the Speaker of the
House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre
des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnement et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, MARCH 12, 1992
(46)

[Text]

The Standing Committee on Justice and the Solicitor General met at 9:10 o'clock a.m. this day, in the Edmonton Convention Centre, the Chairman, Bob Horner, presiding.

Members of the Committee present: Bob Horner, Jacques Tétreault, George Rideout and Tom Wappel.

Acting Members present: Scott Thorkelson for Robert Nicholson; Douglas Fee for Blaine Thacker and Derek Blackburn for Ian Waddell.

Other Members present: Derek Lee.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Philip Rosen, Senior Analyst and Marilyn Pilon, Research Officer.

Witnesses: From the Indigenous Bar Association: Larry Chartrand, Chair of the Justice Committee and Ilene Sasakamoose, Barrister and Solicitor. *From the Metis National Council:* Christopher Lafontaine, President, Native Advisory Committee, Gabriel Dumont Institute. *From the Aboriginal Women's Council of Saskatchewan:* Joan Lavallee and Vicki Wilson, Members of the Elder Women's Council of Saskatchewan.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated November 5, 1991 relating to Bill C-36, An Act respecting corrections and the conditional release and detention of offenders and to establish the office of Correctional Investigator. (See *Minutes of Proceedings and Evidence of Tuesday, November 26, 1991, Issue No. 16*).

On clause 2.

Larry Chartrand and Ilene Sasakamoose from the Indigenous Bar Association, each made an opening statement and answered questions.

At 10:00 a.m., the Committee recessed.

At 10:15 a.m., the Committee resumed its meeting.

Christopher Lafontaine from the Metis National Council made an opening statement.

Joan Lavallee and Vicki Wilson from the Aboriginal Council of Saskatchewan each made an opening statement.

The witnesses answered questions.

At 12:00 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Richard Dupuis

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 12 MARS 1992
(46)

[Traduction]

Le Comité permanent de la justice et du solliciteur général se réunit à 9 h 10, au Centre des congrès d'Edmonton, sous la présidence de Bob Horner (*président*).

Membres du Comité présents: Bob Horner, Jacques Tétreault, George Rideout et Tom Wappel.

Membres suppléants présents: Scott Thorkelson remplace Robert Nicholson; Douglas Fee remplace Blaine Thacker; Derek Blackburn remplace Ian Waddell.

Autre député présent: Derek Lee.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Philip Rosen, analyste principal et Marilyn Pilon, attachée de recherche.

Témoins: De l'Association du Barreau autochtone: Larry Chartrand, président du Comité sur la justice; Ilene Sasakamoose, avocate. *Du Conseil national des Métis:* Christopher Lafontaine, président, Conseil consultatif des autochtones, Institut Gabriel Dumont. *Du Conseil des femmes autochtones de Saskatchewan:* Joan Lavallee et Vicki Wilson, membres du Conseil des aînées de la Saskatchewan.

Conformément à son ordre de renvoi du mardi 5 novembre 1991, le Comité poursuit l'étude du projet de loi C-36, Loi régissant le système correctionnel, la mise en liberté sous condition et l'incarcération, et portant création du bureau de l'enquêteur correctionnel (*voir les Procès-verbaux et témoignages du mardi 26 novembre 1991, fascicule n° 16*).

Article 2.

Larry Chartrand et Ilene Sasakamoose, de l'Association du Barreau autochtone, font chacun un exposé et répondent aux questions.

À 10 heures, la séance est suspendue.

À 10 h 15, la séance reprend.

Christopher Lafontaine, du Conseil national des Métis, fait un exposé.

Joan Lavallee et Vicki Wilson, du Conseil des femmes autochtones de Saskatchewan, font chacune un exposé.

Les témoins répondent aux questions.

À 12 heures, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Richard Dupuis

[Text]

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Thursday, March 12, 1992

• 0909

The Chairman: I would like to call this meeting to order. We are here for the consideration of Bill C-36, an act respecting corrections and conditional release and detention of offenders and to establish the office of correctional investigator.

We are very pleased to have with us this morning Larry Chartrand, who is the justice committee chairperson of the Indigenous Bar Association. Welcome, Mr. Chartrand. Ilene Sasakamoose is a barrister and solicitor with that committee. Welcome. Do you have an opening statement you wish to make at this time?

Mr. Larry Chartrand (Justice Committee Chairperson, Indigenous Bar Association): I would like to just point out for your information that the brief presented has not been ratified by the Indigenous Bar Association as a whole.

• 0910

Mr. Fee (Red Deer): Mr. Chairman, could I ask Mr. Chartrand to explain how many members are in the Indigenous Bar Association and a little bit about the organization? I guess I'm the only one not aware of it.

Mr. Chartrand: I would be happy to. The Indigenous Bar Association was formed in 1988 and is composed of lawyers and law graduates of aboriginal descent. There are approximately 180 members in the association. There are still some members of aboriginal descent who are lawyers who are not members of the IDA, but the majority are.

Mr. Fee: Is it a national or regional organization?

Mr. Chartrand: It's a national organization.

The Chairman: When you say that the brief has not been ratified by the whole association, is the brief the product of you two or more than you?

Mr. Chartrand: It's a product of consultation with certain members of the IDA who reside in Alberta. All our reports are subject to ratification by an annual meeting of the members of the entire association, so it's just with that pointed out, although it reflects the views of members of the IDA at this time.

The Chairman: Would you care to run through your brief and point out the salient points?

Mr. Chartrand: I would be happy to. In section 1, where I talk about principles, it's obvious that there is something of a misunderstanding in terms of the role of First Nations in this country, in terms of their place as a legitimate third order of government in Canada. To associate First Nations and aboriginal peoples with other special interest groups somewhat ignores that distinction. That's the point I am making with respect to principles.

[Translation]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le jeudi 12 mars 1992

Le président: La séance est ouverte. Nous étudions actuellement le projet de loi C-36, loi régissant le système correctionnel, la mise en liberté sous condition et l'incarcération, et portant création du bureau de l'enquêteur correctionnel.

Nous avons le plaisir d'accueillir ce matin Larry Chartrand, qui préside le comité de la justice de l'Association du Barreau des autochtones. Maître, soyez le bienvenu. Maître Ilene Sasakamoose, juriste, fait également partie de ce comité. Bienvenue. Désirez-vous commencer par quelques remarques préliminaires?

M. Larry Chartrand (président du Comité de la justice, Association du Barreau des autochtones): À titre de renseignement, je vous signale que notre mémoire n'a pas été ratifié par l'ensemble des membres de notre association.

M. Fee (Red Deer): Monsieur le président, pourrais-je demander à M. Chartrand de bien vouloir nous indiquer combien l'Association du Barreau des autochtones compte de membres, et de nous donner quelques renseignements au sujet de cette association? Je suis sans doute le seul qui ne la connaisse pas.

M. Chartrand: Je le ferai avec plaisir. L'Association du Barreau des autochtones a été constituée en 1988 et regroupe des avocats et diplômés en droit d'origine autochtone. L'association compte approximativement 180 membres. Il y a des avocats d'origine autochtone ne font pas encore partie de l'Association, mais la majorité en sont membres.

M. Fee: S'agit-il d'une organisation régionale ou nationale?

M. Chartrand: C'est une organisation nationale.

Le président: Vous nous avez signalé que le mémoire n'avait pas été ratifié par l'ensemble des membres de l'association. Est-ce à dire que vous êtes les deux seuls rédacteurs de ce mémoire ou avez-vous reçu la collaboration d'autres personnes?

M. Chartrand: Ce mémoire résulte de consultations avec certains membres de l'Association qui résident en Alberta. Tous nos rapports sont soumis à un vote de ratification lors de l'assemblée annuelle qui réunit tous les membres de notre association; c'est ce que je voulais indiquer, mais le mémoire reflète les opinions actuelles de l'association.

Le président: Pourriez-vous nous présenter les principaux éléments de votre mémoire?

M. Chartrand: Je le ferai avec plaisir. D'après le premier chapitre, où j'énonce les principes, il est évident qu'il y a un malentendu au sujet du rôle des Premières nations dans notre pays, au sujet de leur statut de troisième ordre de gouvernement légitime au Canada. Quand les Premières nations et les peuples autochtones sont assimilés à d'autres groupes représentant des intérêts particuliers, on ignore cette distinction. C'est ce que je souligne en ce qui concerne les principes.

[Texte]

Some of those issues are reflected in specific provisions. Although I didn't touch upon it in the brief, clause 79, with respect to the definition of aboriginal community, is extensive and broad and includes aboriginal representation that may not be considered legitimate government arms of the First Nations people. It also includes the legitimate government arms of the First Nations people. That is a distinction that probably should be taken into account, especially if—and I think when—the recognition of aboriginal self-government is placed in the Constitution. That distinction will become more and more important.

This brings me to another point with respect to clause 79. We talk about the eventual ascertainment of exclusive jurisdiction by First Nations over corrections issues. The provisions in clause 79 are very discretionary from the point of view of the commissioner and the Correctional Service. This is fine in terms of a temporary accommodation of the needs of First Nations, but it also has to be recognized that when legitimate First Nation governments take over their jurisdiction in the corrections area, there has to be recognition that they have the exclusive jurisdiction. A member of that particular First Nation who happens to be an offender in the system would fall under, or maybe desire to be placed within a particular First Nations system. The commissioner would be obligated to allow for that to happen and there should not be any discretion. So there have to be additional sections, I think ones that relate to legitimate First Nations governments and ones that relate to other aboriginal organizations that have an interest in correctional issues. And that is about it, in respect of the overall issue of the distinction there.

• 0915

I would like to highlight the issue with respect to political and traditional access. That will become an issue, I believe, when First Nations acquire more jurisdiction over their corrections matters. In terms of recognizing clause 72, there will be a third order of government in Canada with exclusive jurisdiction over corrections issues, and the privileges set out in clause 72 should ideally apply to First Nations representatives of those same bodies. That is something that should be considered as well.

With respect to item 4—transfer to the aboriginal community—which involves clause 81, those provisions are quite commendable, although I think I may have been somewhat misleading in my discussion of the issue. I should point out that although First Nations would like the jurisdiction to decide whether consent is required from the aboriginal offender before it's transferred to an aboriginal agency, by and large, most First Nations—in fact, I don't

[Traduction]

Certaines dispositions particulières du projet de loi reflètent ces difficultés. Par exemple, et bien que je ne l'ai pas mentionné dans le mémoire, l'article 79 donne une définition très large de «collectivité autochtone» qui recouvre des modes de représentation autochtone que les Premières nations pourraient ne pas considérer être des organes gouvernementaux légitimes. La définition comprend également les organes gouvernementaux légitimes des Premières nations. C'est une distinction dont il faudrait probablement tenir compte, plus particulièrement si—et à mon avis quand—l'autonomie gouvernementale des autochtones est reconnue et constitutionnalisée. Cette distinction va devenir de plus en plus importante.

J'ajouterais une autre remarque au sujet de l'article 79. On parle de la reconnaissance, en fin de compte, d'une compétence exclusive des Premières nations en matière de services correctionnels. Les dispositions de l'article 79 reflètent une attitude discrétionnaire du point de vue du commissaire et du Service correctionnel. Ce qui est prévu convient pour répondre temporairement aux besoins des Premières nations, mais il faut reconnaître que quand les gouvernements légitimes des Premières nations assument leurs attributions dans le domaine des services correctionnels, cette compétence devrait être reconnue comme étant exclusive. Un contrevenant qui appartiendrait à une Première nation serait soumis, ou pourrait désirer être soumis, au système mis au point par la Première nation. Le commissaire serait dans l'obligation d'accepter cela et n'aurait pas de pouvoir discrétionnaire. Il faudrait donc prévoir quelques articles supplémentaires dont certains, à mon avis, tiendraient compte des gouvernements légitimes des Premières Nations, alors que les autres viseraient d'autres organisations autochtones qui s'intéressent aux questions liées aux services correctionnels. C'est à peu près tout ce que je voulais dire au sujet de la question générale de la distinction qu'il faudrait faire.

Je voudrais aussi souligner l'importance du droit d'accès accordé aux représentants des institutions politiques et traditionnelles. Ceci pourrait devenir problématique, à mon avis, quand les Premières Nations disposeront d'un plus grand pouvoir dans le domaine correctionnel. Dans le cadre de l'article 72, il faudra tenir compte d'un troisième ordre de gouvernement au Canada possédant une compétence exclusive dans ce domaine, et les privilèges mentionnés à l'article 72 devraient également, dans une situation idéale, être étendus aux représentants des Premières nations appartenant à ces mêmes institutions. Il faudra en tenir compte.

Le quatrième point du mémoire traite du transfert de dossiers à la collectivité autochtone, prévu à l'article 81. Ces dispositions sont très louables, mais il est possible que mon traitement de cette question puisse prêter à confusion. Je dois vous préciser que même si les Premières nations désireraient que les autorités compétentes décident de la nécessité d'obtenir le consentement du délinquant autochtone avant de le transférer à une collectivité autochtone, j'estime

[Text]

know of any one that wouldn't—require consent, because consent of the aboriginal person is an important factor in the healing process traditionally. The only issue there is that, as it stands, consent is legislatively required and the legislation is legislation from Parliament, not from a First Nations perspective. The First Nations should have the jurisdiction to determine whether the consent of the aboriginal is required or not. In saying that, most First Nations would, I believe, require consent in order to have the human process work.

I would like to move on to item 5 now, which discusses aboriginal spiritual advisers and elders. I would like to stress the perceived problem that exists in clause 83, with respect to who has ultimate control of determining who is an acceptable spiritual adviser or elder. As it stands, clause 83... although in consultation with the aboriginal community, the ultimate decision rests with the service as to who is a qualified spiritual leader or adviser. It would be quite offensive to all First Nations, in terms of their culture, values and beliefs, to have a non First Nations entity decide who is their respected adviser and elder. It is completely backwards. I think that is a sore point right now, in respect of the provisions, although on the whole the provisions are quite commendable and are a significant improvement.

• 0920

The Manitoba justice inquiry provided a recommendation that we agree with, which is in item 5 in the brief. They recognized the fact that it's the aboriginal community that should have the ultimate say in determining who is the legitimate spiritual adviser.

I just want to emphasize one more point related to specific provisions, and that deals with the issue of the Parole Board and Parole Board training. It can't be stressed enough; I keep trying to emphasize that it's imperative that Parole Board members have an understanding of the unique cultural differences that exist in aboriginal communities, of how those cultural differences ultimately reflect social conditions and dependency, and of how these factors create a form of systemic discrimination against their abilities to succeed in parole hearings. It's quite imperative that all Parole Board officers have an understanding of the differences. What I'd like to see—I'm not too sure what clause it is—in that clause dealing with Parole Board make-up is that it be legislatively required that parole boards have cross-cultural training with respect to aboriginal culture and issues.

I would like to summarize with a look at the scheme of the bill as a whole in ultimately recognizing the existence of a parallel aboriginal justice system, which is closer on the horizon than probably many of you think at this point. If you're going to introduce a new bill like this, recognition of that existence should be taken into account, particularly with respect to, from your point of view, ensuring that transfer occurs smoothly. This means, for example, when aboriginal

[Translation]

qu'en règle générale la plupart des Premières nations—en fait, je n'y vois aucune exception—exigeraient ce consentement car cela est depuis toujours comme un élément important du processus de réadaptation. La seule chose à noter c'est qu'actuellement le consentement est requis par la loi et que cette loi reflète la volonté du Parlement et non pas celle des Premières nations. Ce sont les Premières nations qui devraient pouvoir déterminer si le consentement de l'autochtone est requis ou non. Ayant dit cela, je pense que la plupart des Premières nations exigeraient ce consentement pour permettre au processus de se dérouler de façon humaine.

Je passe maintenant au cinquième point qui traite des chefs spirituels ou aînés autochtones. Je tiens à souligner les difficultés qui pourraient découler de l'article 83 quand il s'agira de décider qui a le dernier mot pour décider de la compétence d'un conseiller spirituel ou d'un aîné. Dans sa forme actuelle, l'article 83, même s'il prévoit la consultation de la collectivité autochtone, laisse la décision finale au Service. Ce serait blessant pour toutes les Premières nations, car il s'agit de leur culture, de leurs valeurs et de leurs croyances, de voir une entité de l'extérieur décider qui est un aîné ou un conseiller respecté. C'est un recul très net. C'est là un irritant, mais en général, ces dispositions sont très louables et représentent une amélioration marquée.

Le cinquième point de notre mémoire reprend l'une des recommandations, que nous approuvons, formulée par la Commission d'enquête sur l'administration de la justice du Manitoba. La commission reconnaît en effet que c'est la collectivité autochtone qui devrait avoir le dernier mot pour décider qui est un conseiller spirituel légitime.

Quelques mots, pour terminer, au sujet des dispositions particulières de ce projet de loi: il s'agit de la Commission des libérations conditionnelles et de la formation de son personnel. On ne saurait trop souligner l'importance de cette question. Je répète constamment qu'il est impératif que les membres de cette commission comprennent les traits culturels uniques qui différencient les collectivités autochtones et perçoivent comment ces différences culturelles affectent le statut social et la dépendance et aussi comment ces facteurs contribuent à une discrimination systémique qui réduit les chances de succès des autochtones lors des audiences tenues par la commission. Il est impératif que tous les agents de la Commission des libérations conditionnelles comprennent les différences qui existent. Ce que j'aimerais voir—je ne me souviens pas du numéro de l'article, mais il s'agit de la composition de la commission—c'est une clause qui exigerait que les commissaires reçoivent une formation transculturelle portant sur la culture et les questions autochtones.

Je me résume maintenant en examinant l'ensemble du projet de loi dans la perspective de l'établissement, finalement, d'un système judiciaire autochtone parallèle, un système qui va sans doute voir le jour beaucoup plus vite que bon nombre d'entre vous ne le croient actuellement. En pensant à l'adoption d'un projet de loi de cette nature, il faut reconnaître l'existence d'un tel système, surtout, à notre avis, si l'on veut que le transfert se fasse sans heurt. Par exemple,

[Texte]

parole boards are set up, ensuring that if there is a First Nation within the jurisdiction of the aboriginal parole board matter, there is a smooth transition from the corrections system to that parole board. I don't recall any provision allowing for that.

There's also the necessity to ensure that other provisions will recognize the authority of First Nations to control corrections matters. Other transfer provisions may be necessary to allow the transfers, from your point of view. It's not that aboriginal people need the authority in the act to acquire the transfer; it's just that it may be required from your point of view. That may be something to be looked at carefully.

Some of these provisions are quite good as they stand, particularly the one on the spiritual leaders and elders, recognizing them as equals among other denominations and religious beliefs. But some of them will have to go to the blackboard again, I think, to be reworded to take into account the eventual attainment of aboriginal jurisdiction in this area.

• 0925

With that, I would like to leave the mike for my colleague Ilene Sasakamoose to give any of her comments.

Ms Ilene Sasakamoose (Barrister and Solicitor, Indigenous Bar Association): Good morning.

I am looking for females. The two women on the committee are still in Ottawa, I gather.

The Chairman: They could not come.

Ms Sasakamoose: Couldn't come. Oh, yes.

Well, it is a very intimidating crowd to be speaking to. I can only imagine what it is like for aboriginal offenders who have to meet with the various institutions of government that review and consider their applications for parole or early release. I am not trying to be facetious.

I should just introduce myself first, and then get into some of the comments I want to make. I was previously on the board of the Indigenous Bar Association, so I can probably give you a bit more information about our organization, further to what Larry Chartrand shared with you.

Our organization was formed much earlier. It operated under the heading of Indian Lawyers of Canada, Indian Lawyers Association. We found, over time, that a number of our members were not actually Indian lawyers. There were Métis lawyers. There are not very many Inuit lawyers, but there were lawyers of other backgrounds. So we formed the Indigenous Bar Association, and it represents members from all those classes.

Something I wanted to point out in Larry's presentation—and I raised it with him as well—is a comment he made on where you go for spiritual. . . In Alberta the Métis Nation and various tribal authorities have elder Senates or

[Traduction]

lors de l'établissement de commission autochtones des libérations conditionnelles, il faudra s'assurer que si une Première nation existe dans la zone de compétence d'une commission autochtones des libérations conditionnelles, les pouvoirs concernant le système correctionnel seront transférés à cette commission sans difficulté. Je ne me souviens pas avoir noté une disposition allant en ce sens.

Il faut aussi s'assurer que d'autres dispositions reconnaissent les pouvoirs des Premières nations à l'égard des dossiers correctionnels. Il sera peut-être nécessaire de prévoir d'autres dispositions autorisant ces transferts, à votre avis. Non pas que les peuples autochtones aient besoin de dispositions habilitantes, dans la loi, pour obtenir ce transfert; mais c'est quelque chose qui est requis, de votre point de vue. C'est une question qui devra être étudiée attentivement.

Certaines des dispositions du projet de loi sont fort bonnes, particulièrement celle qui reconnaît que les chefs spirituels et les aînés possèdent égalité de statut avec toute autre confession ou croyance. Mais d'autres articles devront être réexaminés, à mon avis, et reformulés pour tenir compte de la reconnaissance éventuelle de la compétence autochtone dans ce domaine.

Maintenant, je passe le micro à ma collègue, M^{me} Ilene Sasakamoose, qui ajoutera ses propres commentaires.

Mme Ilene Sasakamoose (avocate, Association du Barreau des autochtones): Bonjour.

J'essaie de trouver des femmes parmi vous, mais je crois que les deux qui font partie de votre Comité sont restées à Ottawa.

Le président: Elles n'ont pas pu venir.

Mme Sasakamoose: N'ont pas pu venir. Ah, bon.

Eh bien, je dois donc m'adresser à un groupe très intimidant. Je ne peux que m'imaginer les sentiments des délinquants autochtones qui doivent rencontrer les différents organes du gouvernement qui examinent et étudient leurs demandes de libération conditionnelle ou de libération anticipée. Je vous assure que je ne plaisante pas.

Permettez-moi de me présenter; je vous soumettrai ensuite quelques remarques. Ayant fait partie du conseil d'administration de l'Association du Barreau autochtone, je peux ajouter quelques renseignements à ceux que Larry Chartrand vous a déjà communiqués.

Notre association remonte assez loin. Elle s'appelait autrefois les Avocats indiens du Canada, puis l'Association des avocats indiens. Nous avons cependant constaté que bon nombre de nos membres n'étaient pas, en fait, des avocats indiens. Certains étaient Métis. Nous ne comptons pas beaucoup d'avocats inuits, mais, d'autre part, certains des membres de notre association ont des origines différentes. En conséquence, nous avons constitué l'Association du Barreau des autochtones qui regroupe des avocats de toutes ces collectivités.

Je voudrais reprendre l'une des remarques de Larry—et je lui en ai déjà parlé d'ailleurs—au sujet de la spiritualité. . . En Alberta, la Nation métisse et différents corps constitués de bandes ont des sénats ou commissions composés d'aînés,

[Text]

boards, which is true, but as far as an IBA position, we want this position to be read as rather more generic since it represents a cross-section of views of a lot of people. It would be kind of read with the understanding that this is more in the nature of a First Nations perspective and adopting what the Constitution sets out as First Nations being treaty people, aboriginal people, Métis people, and Inuit people. I am not sure exactly the wording of section 35 of the Constitution, but it sets out that there are certain categories of people that are recognized as having pre-existing rights in the country.

With all that aside, the one thing I can say about the Indigenous Bar Association is we are a professional organization. Our members are all graduates of law school, or are currently enrolled in law schools across the country, and we are all of aboriginal descent. So we are only too familiar with the kinds of problems the word "aboriginal" raises. But I won't go into that, because how do you determine who is and who is not an aboriginal person? We don't really go into that in terms of our representation. But generally speaking, we have had people who are treaty people, people who are predominantly First Nations members. And now there is a growing number of Métis representatives. My understanding is that only two Inuit have been enrolled in law school or have graduated, and one of them works here in Edmonton.

I just wanted to give you a general sense that the Indigenous Bar Association's views are very wide-ranging. They cover just about the whole aboriginal community. It is that very specialized sector of the aboriginal community that has been fortunate enough to have a law education. Generally speaking, we have had adequate representation, even from people who are not subscribing members of our association. That is the other thing. And there are about 100 across the country.

My comments are probably going to be restricted to the provisions on aboriginal offenders. But one thing I recognize is there is a difficulty when drafting legislation at every level now that we have section 15 of the Charter, which seems to suggest that legislation cannot violate the equality rights of Canadians, generally. That is a position we have had to contend with in the aboriginal community, as there has always been a sense that we are not a special interest group, that our rights are pre-existing.

• 0930

I think it fits very nicely with Larry's presentation on the notion that if you have a self-government model, how then do you begin to reconcile the Constitution, the Charter of Rights, section 15 and so on and so forth?

One of the things that I think bears repeating is that if in fact there is going to be a self-government type model that is contemplated and is being negotiated presently, then there should at least be some type of a saving provision in

[Translation]

c'est bien vrai, mais notre association préfère que la position qu'elle adopte soit perçue comme étant d'une nature plus générique étant donné que l'association représente tout un éventail de points de vue individuels. Il faut réaliser que le point de vue présenté correspond davantage à celui des Premières nations et se référer à la Constitution qui définit les Premières nations comme celles dont les droits sont issus des traités, comme les peuples autochtones, les Métis et les Inuits. Je ne me souviens pas du libellé exact de l'article 35 de la Constitution, mais on y trouve mention de certaines catégories de personnes dont on reconnaît les droits ancestraux.

Ceci dit, le seul renseignement à ajouter est que l'Association du Barreau des autochtones est une organisation professionnelle. Tous les membres de l'association sont diplômés d'une faculté de droit, ou sont actuellement étudiants en droit; nous sommes tous d'origine autochtone. Nous connaissons donc trop bien le genre de problèmes associés au mot «autochtone». Mais je ne vais pas parler de cet aspect de la question, car comment définir qui est ou qui n'est pas un autochtone? Notre mémoire n'examine pas cette question. Mais, en règle générale, nous appartenons aux nations qui ont conclu des traités, essentiellement, aux Premières nations. Maintenant, les Métis sont de plus en plus nombreux parmi nous. À ma connaissance, deux Inuits seulement sont inscrits en faculté de droit, ou ont obtenu leur diplôme, et l'un d'eux travaille ici à Edmonton.

Je voulais simplement vous donner une idée de la portée considérable des questions qui intéressent l'Association du Barreau des autochtones. Il s'agit d'à peu près tout ce qui concerne l'ensemble de la collectivité autochtone. Nous constituons le secteur très spécialisé de cette collectivité qui a eu la bonne fortune de recevoir une formation en droit. En règle générale, nous sommes suffisamment représentatifs, même compte tenu de ceux qui ne cotisent pas à notre association. C'est là un autre aspect. On compte environ 100 personnes au pays dans cette catégorie.

J'ai l'intention de limiter mes commentaires aux dispositions concernant les délinquants autochtones. Je reconnais toutefois qu'il est toujours difficile aujourd'hui de rédiger un texte de loi, à un niveau quelconque, maintenant qu'il faut tenir compte de l'article 15 de la Charte qui semble suggérer qu'une loi ne peut pas enfreindre le principe général du droit à l'égalité des Canadiens. La collectivité autochtone s'est heurtée à cette prise de position, car nous avons toujours estimé que nous ne formions pas un groupe de défense d'intérêts particuliers, mais que nos droits bénéficiaient de l'antériorité.

Je pense me situer dans la même orientation que Larry quand je demande comment, lorsqu'un modèle d'autonomie gouvernementale est envisagé, on peut songer à concilier la Constitution, la Charte des droits, l'article 15, etc.?

Ce qui, à mon avis, mérite d'être répété c'est que si l'on pense à un modèle d'autonomie gouvernementale tel qu'on l'envisage actuellement, et qui fait déjà l'objet de négociations, l'on devrait prévoir dans la loi une disposition

[Texte]

legislation that would contemplate the implementation of a model that would essentially give to aboriginal people the right to determine their own course as far as offenders are concerned. That's one thing I would like to recommend.

I think there are some other very interesting provisions under the aboriginal offenders' clause. Leaving aside the whole problem of how you define an aboriginal person, in which I don't have really any expertise—I see the chairman smiling behind his hands—I know it raises problems, from my own experience with the Indigenous Bar Association. I try to stay out of the limelight. As far as aboriginal persons are concerned, I think that creates some other form of problem. If you have a saving provision in the legislation that simply states that when and if the aboriginal community is prepared to assume its jurisdiction in areas such as correction, there would be contemplated some kind of saving provision and they wouldn't have this legislation to deal with it, I think you can get around that.

Presumably, the First Nations themselves would be in the position of defining who those aboriginal people are, or who it is that they represent. I think that is something that aboriginal people have been fighting for, for a significant time ever since Bill C-31.

I know that First Nations communities have had a significant problem with who defines who your members are, and I am just putting that forward as sort of a first principles kind of problem.

Let us look at this legislation as being interim in nature. Assuming that First Nations are in the process of negotiating for self-government arrangements and for negotiating other kinds of arrangements, we will say that we are going to accept the whole situation and we are going to look at this legislation as though it is the interim measure. Then you have to go back to the wording of your legislation. The one thing that I am concerned about is that even though it is important to have definitions as broadly worded as possible, we have a problem here in that it seems to be limited by a predominantly aboriginal leadership.

To me that is like an exception. It is like what they did with section 35 when they implemented it. It was all those rights that were existing. The reason I suggest that aboriginal Canadian means the First Nation tribal council, band, community organization, or other group with a predominantly aboriginal leadership, is that then I am beginning to wonder what this provision contemplates as far as an aboriginal community is concerned.

I grew up in the Northwest Territories and I am familiar with the situation there. Is there such a word as home rule? I remember when Bud Orange was sent up there from Ottawa. It was a predominantly native community with a lot of mining going on in the city of Yellowknife. It was a little town, and I think there were 1,000 people there. There were probably a few more, because I was in grade one then.

[Traduction]

d'exception qui tiendrait compte de l'élaboration d'un modèle qui, essentiellement, donnerait au peuple autochtone le droit de déterminer sa propre orientation en ce qui concerne les délinquants. Je recommande une telle mesure.

Les articles qui traitent des délinquants autochtones présentent plusieurs aspects très intéressants. Laissons de côté le problème de la définition d'un autochtone, car je ne suis pas experte en la matière—le président cache un sourire—et ma propre participation à l'Association du Barreau des autochtones m'a appris que cela pose des difficultés. Je vais essayer d'éviter de monopoliser la scène. Mais, en ce qui concerne les autochtones, je crois qu'il y a d'autres problèmes. Une disposition d'exception dans la loi pourrait tout simplement préciser que si et quand la collectivité autochtone est prête à assumer sa compétence dans un domaine tel que les services correctionnels, on pourrait envisager une mesure d'exception et la loi en cause ne s'appliquerait pas aux autochtones. Je crois que l'on peut trouver une façon d'éviter la difficulté.

On peut s'attendre à ce que les Premières nations puissent elles-mêmes définir qui est autochtone et qui sont les personnes qu'elles représentent. Depuis quelque temps, depuis le projet de loi C-31, les peuples autochtones, me semble-t-il, ont lutté pour obtenir cette possibilité.

Je sais que les collectivités des Premières nations ont eu des difficultés importantes liées à la définition des personnes qui en font partie. Je le mentionne comme un problème associé aux principes fondamentaux.

Examinons ce projet de loi comme s'il s'agissait d'une mesure intérimaire. Nous pouvons admettre que les Premières nations participent actuellement à la négociation d'ententes pour arriver à l'autonomie gouvernementale et régler d'autres questions, et nous disons alors que nous allons accepter la situation dans son ensemble et examiner ce projet de loi comme s'il s'agissait d'une mesure intérimaire. On examine alors le texte du projet de loi. La difficulté que je rencontre en ce sens est que, bien qu'il soit important d'avoir des définitions aussi larges que possible, il semble que nous nous limitons ici essentiellement aux dirigeants autochtones.

À mes yeux, c'est comme si l'on créait une exception. C'est ce qui s'est passé quand on a mis en oeuvre l'article 35. Tous ces droits existaient. Si je suggère que Canadien-autochtone signifie le conseil tribal d'une Première nation, une bande, une collectivité, une organisation, ou un autre groupe dont la majorité des dirigeants sont autochtones, c'est que je me demande ce que cette disposition envisage lorsqu'il s'agit d'une collectivité autochtone.

J'ai grandi dans les Territoires du Nord-Ouest et je connais bien la situation qui y règne. Existe-t-il quelque chose comme cette autonomie que l'on accorde, le «home rule»? Je me souviens de l'arrivée de Bud Orange, envoyé d'Ottawa. Il s'agissait alors d'une collectivité essentiellement autochtone et les mines étaient très actives dans la région de Yellowknife. Yellowknife était alors une petite ville où l'on comptait, je crois, 1,000 habitants. Peut-être plus, parce qu'à l'époque j'étais en première année scolaire.

[Text]

They sent the representative from Ottawa. I remember everybody talking about, well, now there is this MP, this Ottawa representative in Yellowknife. Nobody knew him, and really there was no relationship with the person. Clearly we were a territorial arm of the federal government, and the territorial arm was governed by an appointee from Ottawa.

I knew that created a lot of concern for the local people, not just native people actually but non-native people too, because there was a significant population of people there.

• 0935

We had that problem back then. Now we have another form of a problem. We are not a province but we in the Northwest Territories have been growing towards greater autonomy at the territorial level over time.

The reality is that most of the communities throughout the whole of the Northwest Territories are native communities that are administered by non-native people. The exception is that some of the chiefs and council people participate in those existing institutions. It's a very colonial system—let's put it that way—but so was Canada when we got the BNA Act. Anyway, it is all one stage removed, isn't it?

The concern I have here is predominantly about aboriginal leadership. It's not going to be in broad, general terms who is going to define what aboriginal leadership is. I actually wish that wasn't in there because it seems to narrow the scope of what exactly would constitute an aboriginal community under that definition. I would hope that it would be broad enough to accommodate the involvement of aboriginal communities however big or small they may be. It should be contingent more upon their own initiative to become involved and to take authority and responsibility in this area.

That is my comment about that definition. I am not going to try to dwell too much, but you know I am a dweller I am afraid. Do not leave without me. I have to leave with you. He is leaving me. He has to leave in ten minutes so I will make it very quick. I was wondering why people were smiling. I thought I was making some points here. Those were my major comments.

The other thing that is contemplated in those sections is agreements and presumably arrangements and advisory committees and those sorts of things. I think that, in principle, as an interim measure, those are all laudable. I think that is what is needed. There has to be some direct involvement of people at the local level and that is what it seems to contemplate.

I will just go into the provision in clause 82, which states that an advisory committee will be set up. It describes a person—presumably an appropriate person—with knowledge of aboriginal matters. Presumably, most native people would feel that they fit into that category. So it is not really discriminating against people who are actually working in corrections, and people at the community level.

I think that is important. I do not think that this, in any way, should limit the participation of people at the community level. I will just use that as a comment because I know that this generally tends to happen. People get boxed

[Translation]

Donc, on nous envoyait un représentant d'Ottawa. Tout le monde en parlait, voilà ce député, ce représentant d'Ottawa, à Yellowknife. Personne ne le connaissait et il n'y avait aucun contact avec la population. Il s'agissait clairement d'une extension du gouvernement fédéral dans le territoire, et le gouvernement était exercé par une personne nommée par Ottawa.

Je sais que la population locale s'était fort émue de cette situation, non pas seulement les autochtones, mais les autres aussi, qui étaient assez nombreux.

Nous avons ce problème à l'époque. Maintenant, nous faisons face à un autre problème. Les Territoires du Nord-Ouest ne sont pas une province mais acquièrent de plus en plus d'autonomie au niveau territorial au fil des ans.

Le fait est que la plupart des collectivités des Territoires du Nord-Ouest sont autochtones mais sont administrées par des non-autochtones. La seule exception à cette règle est la participation de certains chefs et membres de conseil tribal à ces institutions. C'est un système très colonial—si j'ose dire—comme l'était le Canada avant l'adoption de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique. Quoi qu'il en soit, tout ça est du passé, n'est-ce pas ?

Je me préoccupe principalement de la question des dirigeants autochtones, car la définition que l'on en donnera ne sera pas de portée générale. En fait, je préférerais qu'on n'en parle pas car cela semble diminuer la portée de la définition de collectivité autochtone. J'espère que cette définition sera assez vaste pour permettre la participation des collectivités autochtones, quelle que soit leur taille. Ce sont les autochtones qui devraient prendre l'initiative de participer et d'assumer les pouvoirs et les responsabilités dans ce domaine.

Voilà mes remarques sur cette définition. Malgré ma tendance naturelle à m'étendre sur un sujet, je m'efforcerai de rester brève. Ne partez pas sans moi. Je dois partir avec vous. Il m'abandonne. Il doit partir dans 10 minutes, alors, je ferai vite. Je me demandais pourquoi les gens souriaient. Je croyais faire des observations importantes. C'était là mes principales observations.

On envisage aussi dans ces dispositions la signature d'ententes et des arrangements avec des comités consultatifs et ce genre de choses. En principe, en guise de mesure provisoire, cela est tout à fait louable. Je crois que c'est ce dont nous avons besoin. Il faut que la population au niveau local participe directement à ce processus, et c'est ce vers quoi on semble se diriger.

J'aborderai maintenant l'article 82 sur la constitution de comités consultatifs. On y parle d'une personne compétente sur les questions autochtones. Je présume que la plupart des autochtones estiment correspondre à cette définition. Il n'y a donc aucune discrimination à l'égard de ceux qui travaillent actuellement aux services correctionnels ou au niveau communautaire.

Je crois que cela est important. Il ne faudrait pas que, ainsi, la participation de la population au niveau communautaire s'en trouve limitée. Je fais cette remarque car je sais que cela se produit régulièrement. Les gens ont

[Texte]

into a certain kind of calling. I'm not sure if it is a calling, but they seem to be streamed. If you are in parole, you will be on this commission. Or, if you are a native court counsellor and you are looking for work, you will be the next person.

I do not think that is necessarily beneficial when you are trying to bring out the views of the aboriginal communities. The only reason why I say that is that it goes back to some feedback I got from an elder one time. I took it really personally. I was really hurt by this. He said, "You have a law degree and you are a lawyer. Big deal. It is not Indian law that you are practising."

I think there is another side to the picture. It is kind of like you are always integrating or trying to integrate. That was the other comment I had about education. It is more like a lifelong process. It's difficult even in terms of trying to sensitize people about your culture and your social and economic circumstances. It's very difficult to teach people an Indian way of life, which is really focused on spirituality.

It is like saying: "We are going to teach you all about Hindu culture but you do not have to necessarily go look for cookies that do not have meat fat in them." It is very difficult to try to be from that frame of mind when you are not really living that reality. This is the only comment I make in that regard. I think that is something that has to be brought to bear as well in the education of people who are going to be on the board.

• 0940

I didn't raise my question, but I was asking Mr. Fee, who is this board, this corrections, whatever, board? Who are these people? I presume the board hasn't been put in place. I don't know how the board will be constituted, but I think there's an important consideration there. Maybe I'll just raise it rather than ask my question, because I gather we've got 10 minutes.

If there's going to be a board there has to be a direct tie-in with the so-called advisory committees. Perhaps the advisory committees are the ones that should be consulted with a mandate to appoint a person to this corrections board. Is that something that can be worked in?

There has to be a direct tie-in. There has to be clout at some level. Simply as an advisory committee, you may have great difficulty in trying to get adequate participation because people get the sense they have no real voice in the process.

I'm not sure who the board is. I presume it's the corrections board or Parole Board. I was looking at hearings back in clause 140, but I'm not looking at that right now. I was just kind of glancing through your legislation.

Mr. Blackburn (Brant): Board means the Parole Board.

Ms Sasakamoose: Parole board in clause 140. Okay. I understand there are native people on the Parole Board.

[Traduction]

tendance à se laisser confiner dans une certaine vocation. Peut-être ne devrais-je pas parler de vocation, mais ils se retrouvent confinés dans certains domaines. Si vous oeuvrez dans le domaine des libérations conditionnelles, vous ferez partie de cette commission. Ou si vous êtes aide-judiciaire autochtone et que vous cherchez du travail, vous serez le prochain membre.

Cela ne me semble pas nécessairement bénéfique, surtout si on tente de connaître les vues des collectivités autochtones. Je fais cette remarque parce que j'ai entendu un commentaire à ce sujet de la part d'un aîné. Je me suis sentie visée, et cela m'a blessée. Il a dit: «vous avez une licence en droit et vous êtes avocate. La belle affaire. Vous ne pratiquez pas le droit indien».

Il y a aussi l'autre côté de la médaille. Ainsi, lorsque vous parlez d'intégration, cela m'amène à mentionner l'éducation. Il s'agit en fait d'un processus qui s'étend sur toute une vie. Il est difficile de seulement sensibiliser les gens à votre culture et à votre situation sociale et économique. Il est difficile d'enseigner aux gens le mode de vie indien qui est axé sur la spiritualité.

C'est un peu comme dire: «Nous allons vous enseigner la culture hindoue, mais cela ne veut pas dire que vous devrez éviter tout aliment qui contient du gras animal». Il est difficile d'adopter une attitude de ce genre lorsque vous ne vivez pas cette réalité. C'est là le commentaire que je tenais à faire à cet égard. Je crois qu'il faudra en tenir compte dans l'éducation de ceux qui siégeront à cette commission.

Je n'ai pas encore soulevé cette question, mais j'en ai parlé à M. Fee, qu'est-ce exactement que cette commission correctionnelle, ou quel qu'il soit son nom. De qui est-elle composée? Je présume que cette commission n'a pas encore été mise sur pied. Je ne sais pas comment elle sera formée, mais c'est une considération importante. J'en toucherai peut-être quelques mots plutôt que de poser une question à ce sujet, puisqu'il semble que nous avons 10 minutes.

Si une telle commission était créée, il faudrait prévoir un lien direct avec les comités consultatifs. Peut-être devrait-on consulter ces comités consultatifs quant aux personnes qui siégeront à cette commission correctionnelle. Cela serait-il possible?

Il faut qu'il y ait un lien direct. Il faut que ces comités aient une certaine influence. Sinon, vous aurez beaucoup de mal à trouver des participants car les gens auront l'impression que ces comités consultatifs n'ont pas vraiment voix au chapitre.

Je ne suis pas certaine de quelle commission il s'agit. Je présume que c'est la commission correctionnelle ou la Commission des libérations conditionnelles. J'examinais l'article 140 et les audiences prévues, mais ce n'est pas ce dont je parle maintenant. Je feuilletais simplement ce projet de loi.

M. Blackburn (Brant): Lorsqu'on parle de la commission, il s'agit de la Commission des libérations conditionnelles.

Mme Sasakamoose: La Commission des libérations conditionnelles à l'article 140. Très bien. Je crois savoir que des autochtones siègent à cette commission.

[Text]

The Chairman: Yes.

Mr. Rideout (Moncton): One or two members.

Ms Sasakamoose: Okay. It's on parole provisions—one or two members. Again, I think my point is that the tie-in doesn't have to be with those particular people, but with the committee you're proposing to set up here, your national aboriginal advisory committee.

I'm suggesting the committee should be appointing the representation on the Parole Board or on corrections services generally. I'm not sure exactly how it's organized, but there has to be some sort of a tie-in there.

Mr. Rideout: I think you have to remember there are, in effect, two functions: one, the corrections side of it, and then parole afterward.

Ms Sasakamoose: Yes.

Mr. Rideout: Clauses 79 to 84 deal more with the corrections side of it rather than the parole side of it.

Ms Sasakamoose: Well, actually, that might make it easier to do it. There was another point I wanted to make and it regards the two separate functions of this legislation. One is early release, or correctional—

Mr. Rideout: Well, there is the correctional side of it, which is incarceration and all the things that flow from that and how you get released—

Ms Sasakamoose: Probation.

Mr. Rideout: Then there is the parole side of it, which comes into play as to when you're going to be released and the conditions under which you're going to be released. So there is how you're going to exist within the system, and how you're going to get released from the system.

Ms Sasakamoose: Okay, so the aboriginal offender provision deals with up to parole—people in the system presumably serving time.

Mr. Rideout: Clause 84 deals in part with parole as well.

Ms Sasakamoose: Yes, that was another point that I wanted to bring up, but let me just take a deep breath here. My friends are rushing me.

The Chairman: Don't let them rush you. Don't let him rush you. If he has to leave, we want to hear you then, Ms Sasakamoose.

Ms Sasakamoose: Yes. I think what needs to happen is that... even clause 84 talks about parole plan, so it does tie in with corrections and parole. Clause 84 contemplates a situation where a person is asking to be relocated in their own home community or some other aboriginal community. In that situation it talks about the aboriginal community having to consent.

Mr. Rideout: The legislation contemplates the inmates.

Ms Sasakamoose: Okay, and adequate notice to the community.

[Translation]

Le président: Oui.

M. Rideout (Moncton): Un ou deux membres.

Mme Sasakamoose: Très bien. Un ou deux membres, pour ce qui est des dispositions sur les libérations conditionnelles. Encore une fois, il ne serait pas nécessaire d'avoir un lien avec ces personnes en particulier, mais bien avec le comité que vous vous proposez de créer, le comité consultatif autochtone national.

Je propose que ce soit ce comité qui nomme les membres de la Commission des libérations conditionnelles ou de la commission correctionnelle. Je ne sais pas exactement comment tout cela fonctionne, mais il faut prévoir un lien quelconque.

M. Rideout: N'oubliez pas qu'il existe deux fonctions: la fonction correctionnelle et celle de libération conditionnelle.

Mme Sasakamoose: Oui.

M. Rideout: Les articles 79 à 84 portent surtout sur l'aspect correctionnel plutôt que sur celui de la libération conditionnelle.

Mme Sasakamoose: En fait, cela pourrait faciliter les choses. J'aimerais aussi faire une remarque sur les deux fonctions distinctes de ce projet de loi. On y parle de libération anticipée, ou de l'aspect correctionnel...

M. Rideout: Il y a l'aspect correctionnel qui inclut l'incarcération et tout ce qui en découle et la libération...

Mme Sasakamoose: La probation.

M. Rideout: Puis, il y a l'aspect de la libération conditionnelle, c'est-à-dire la libération et les conditions qui s'y appliquent. Il y a donc la vie au sein du système et la vie lorsque l'on en sort.

Mme Sasakamoose: Très bien. Les dispositions sur les conventions autochtones vont donc jusqu'à la libération conditionnelle, et s'appliquent à ceux qui purgent une peine.

M. Rideout: L'article 84 traite aussi en partie de la libération conditionnelle.

Mme Sasakamoose: Oui, à cet égard, je tenais à souligner un autre point. Mais permettez-moi d'abord de prendre une grande respiration; mes amis ne me laissent pas le temps de souffler.

Le président: Ne les laissez pas faire. Ne les laissez pas vous bousculer. Si votre ami doit partir, eh bien, madame Sasakamoose, c'est vous que nous voulons entendre.

Mme Sasakamoose: Oui. Ce qu'il faudrait... Même l'article 84 parle d'un plan de libération et il se rapporte donc à l'aspect correctionnel et à la libération conditionnelle. L'article 84 traite des cas où une personne sollicite la libération conditionnelle dans une collectivité autochtone, la sienne ou une autre. Dans une telle situation, on parle d'obtenir le consentement de la collectivité en question.

M. Rideout: Le projet de loi parle du consentement du détenu.

Mme Sasakamoose: Oui, il stipule qu'il faut donner un préavis suffisant à la collectivité.

[Texte]

Mr. Rideout: It is the same situation for non-aboriginal peoples as well, in terms of notification and things like that.

Ms Sasakamoose: Right. One of the things I wanted to point out in connection with clause 84 is that in principle it seems like a good plan, but in practice. . . My question is, are there services that are going to be provided to those aboriginal communities in order. . . ? Is there going to be some form of assistance provided to aboriginal communities to assist them in dealing with those very people?

• 0945

Mr. Rideout: I think what's contemplated is that there is going to be a plan in place dealing with the community and with the inmates so there can be a proper re-integration into the community, and if there aren't the services or the facilities available, then there may be a problem as to whether or not that particular inmate can be re-integrated into that particular community. That's what paragraph 84.(b) talks about.

Mr. Blackburn: On that point, George, the emphasis surely is on aboriginal healing here. The thrust or the source of the care has to come from the aboriginal community; otherwise what's the point of transporting the released inmate back to that community as opposed to a non-native or non-aboriginal community?

Ms Sasakamoose: On parole.

Mr. Blackburn: On parole.

Ms Sasakamoose: I think generally what happens anyway is a lot of these very offenders end up back in the aboriginal community, maybe after parole, and there are absolutely no services provided anywhere in that whole process to help the community deal with the re-integration of people who are already down that path.

Mr. Rideout: Unfortunately—misery likes company—that also exists in the non-aboriginal communities as well, that there aren't services and there aren't the support mechanisms and there aren't the processes that will allow an inmate to re-integrate back into the community.

Ms Sasakamoose: So I would think that regarding the whole notion of resources to the community to assist them in re-integration, that should happen with or without clause 84, because the reality is that's generally what they have to deal with.

The Chairman: If I might interject, Ms Sasakamoose, the question I have is, when you say there is no support mechanism supplied by government, whatever government it be, to help integrate the offender on parole into society, and at the same time you're talking about an aboriginal justice system that's going to keep the offender in the community, who's going to supply that?

Obviously it's an aboriginal initiative to have their own justice system. An elder said to you, you're a lawyer but you're not practising our law, and incarceration is not part of your law. So you're planning. . . I was at the justice conference in Whitehorse in September.

[Traduction]

M. Rideout: C'est la même chose pour les non-autochtones, en ce qui a trait au préavis et aux autres choses de ce genre.

Mme Sasakamoose: En effet. Je tenais à souligner que l'article 84 me semble bon en théorie, mais en pratique. . . Va-t-on dispenser des services à ces collectivités autochtones afin que. . . ? Aidera-t-on ces collectivités autochtones à accueillir ces détenus?

M. Rideout: On prévoit ici de dresser un plan pour la collectivité et le détenu afin de faciliter la réintégration de celui-ci dans la communauté. Si aucun service n'est disponible, il pourrait être difficile pour un détenu en particulier de se réinsérer dans cette collectivité. C'est ce dont traite la dernière partie de l'article 84.

M. Blackburn: À ce sujet, George, on met ici l'accent sur la réadaptation. L'appui moral doit venir de la collectivité autochtone; sinon, à quoi sert-il de libérer un détenu autochtone dans une collectivité autochtone plutôt que dans une collectivité non autochtone?

Mme Sasakamoose: En libération conditionnelle.

M. Blackburn: Oui, en libération conditionnelle.

Mme Sasakamoose: D'après moi, souvent, les délinquants retournent dans la collectivité autochtone, peut-être après la libération conditionnelle, et il n'existe aucun service pour permettre à la collectivité d'assurer une bonne réinsertion de ces gens.

M. Rideout: C'est dommage, mais un malheur ne vient jamais seul. C'est aussi vrai dans les collectivités non autochtones; il n'y a pas de services, il n'y a aucun mécanisme de soutien ou de modalités permettant à un détenu de réintégrer la collectivité.

Mme Sasakamoose: En ce qui a trait à cette question des ressources dont dispose une collectivité pour assurer la réinsertion sociale, il faudrait prendre les mesures nécessaires, que ce soit dans le cadre de l'article 84 ou non, car c'est un problème bien réel.

Le président: Si je peux me permettre d'intervenir, madame Sasakamoose, vous dites que le gouvernement, quel qu'il soit, ne prévoit aucun programme de soutien pour faciliter la réinsertion sociale du détenu en libération conditionnelle. Mais vous parlez aussi d'un système de justice autochtone qui permettra au contrevenant de rester dans sa collectivité. Qui dispensera ce service?

Manifestement, le système de justice autochtone est une initiative autochtone. Un aîné vous a dit que vous êtes avocate mais que vous ne pratiquiez pas le droit des Indiens, et que l'incarcération ne fait pas partie de ce droit. Vous planifiez donc. . . J'ai moi-même assisté à la conférence sur la justice qui s'est tenue à Whitehorse en septembre.

[Text]

There are some experiments being done in various parts of the country, in British Columbia and Manitoba, with aboriginal justice systems where the inmate is ostracized from the community and he feels the shame, and on and on and on. If the community cannot supply the support to support an offender when he is paroled, how can they operate a whole justice system? I'm asking a question I don't know if you have the answer for, but I'm saying maybe government doesn't have to supply the support.

Surely the community can come up with the support the same as in other areas, and, as Mr. Rideout says, the support is lacking from government but it's made up by the Seventh Step Society, which met with us yesterday, the John Howard Society, the Elizabeth Fry Society, and all these other groups. Maybe a group should be started to supply support to the inmate and maybe there will be more aboriginal offenders paroled.

Ms Sasakamoose: I have a couple of comments. Maybe I should leave that question to our volunteers, who do a significant amount of volunteer work.

The Chairman: I'm sure they do.

Ms Sasakamoose: I hate to talk fast, but I'm afraid I do; I apologize for that. I really admire Ovide Mercredi because he can talk slow and so can Larry, but I can't—but back to your good point.

I think that's something we're trying to contend with, but you have to realize the very aboriginal community is often where the offence takes place in the first place, not always but often. There is a very low level of esteem on most Indian reserves. I'm not sure how familiar you are with native communities in this country but there is very low morale because there is high unemployment and few jobs. There is a lot of poverty in many native communities.

• 0950

The Chairman: I was an RCMP officer and lived on reservations with native people for two years.

Ms Sasakamoose: So you know exactly what I'm talking about. There is a very low resource base. You're talking about a very small amount of resources, generally. What usually happens in an Indian community is that the band will operate most of the programs on the reserve and most of the economic development initiatives. Very few other resources will be available in the community.

That's where my concern is. If there is going to be re-integration under this system, then resources have to be applied to that initiative. I'm talking about the interim measure, not about what most of us can't define anyway—the self-government model. The other thing I would like to add in that regard is that in the self-government model... it has often been stated by the First Nations leaders that we as First Nations may not want corrections, may not want a number of other things. We may want to opt into the existing legislation, the existing system. That has been repeated many times. I hear those things because I listen to what the national aboriginal leaders are saying.

[Translation]

On procède à des expériences de justice autochtone dans différentes régions du pays, en Colombie-Britannique et au Manitoba, où l'on a constaté que le détenu autochtone était mis au ban de sa collectivité, qu'il était rempli de honte, et ainsi de suite. Si la collectivité ne peut offrir de soutien au détenu en libération conditionnelle, comment le système judiciaire fonctionnera-t-il? Je ne sais pas si vous pouvez répondre à cette question, mais peut-être qu'il n'incombe pas au gouvernement d'offrir ce genre de soutien.

Il me semble que la collectivité peut offrir un certain appui, comme elle le fait dans d'autres domaines. Comme le mentionne M. Rideout, il y a peu de soutien de la part du gouvernement, mais on peut en obtenir de la Seventh Step Society, que nous avons rencontrée hier, de la société Hohn Howard, de la société Elizabeth Fry et d'autres groupes de ce genre. On pourrait peut-être créer des groupes de soutien pour les détenus et peut-être qu'alors, davantage de contrevenants autochtones obtiendraient la libération conditionnelle.

Mme Sasakamoose: J'aimerais faire quelques remarques. Je devrais peut-être laisser les bénévoles répondre à cette question car ils font beaucoup de travail à ce chapitre.

Le président: J'en suis certain.

Mme Sasakamoose: J'ai bien peur de parler trop vite et j'en suis désolée. J'admire beaucoup Ovide Mercredi et Larry qui peuvent s'exprimer si lentement; moi, cela m'est impossible, mais revenons à votre point.

Nous tentons de régler cette question, mais vous devez comprendre que la collectivité autochtone dont il est question est souvent l'endroit même où l'infraction a eu lieu, pas toujours, mais souvent. L'estime de soi est très faible dans la plupart des réserves indiennes. Je ne sais pas si vous connaissez bien les collectivités autochtones de ce pays, mais le moral y est très bas car le chômage y est élevé et il y a peu d'emplois. Bon nombre de ces communautés autochtones sont très pauvres.

Le président: J'ai été agent de la GRC et j'ai habité deux ans dans des réserves avec des autochtones.

Mme Sasakamoose: Alors, vous savez exactement de quoi je parle. Il y a très peu de ressources en général dans les réserves. Habituellement, dans une collectivité indienne, la bande administre la plupart des programmes et s'occupe de la plupart des initiatives de développement économique. Très peu d'autres ressources sont disponibles pour la collectivité.

Voilà ce qui me préoccupe. S'il y a réinsertion sociale dans le cadre de ce système, il faut que cela s'accompagne de ressources. Je parle ici des mesures provisoires, et non pas de ce que la plupart d'entre nous ne pouvons définir de toute façon, le modèle de l'autonomie gouvernementale. Par ailleurs, j'aimerais ajouter à cet égard que l'autonomie gouvernementale... Les dirigeants des Premières nations ont souvent déclaré que celles-ci ne veulent pas de système correctionnel et de bon nombre d'autres choses. Nous voudrions peut-être adopter les lois et le système existants. On l'a répété maintes fois. J'ai entendu ces déclarations car j'ai écouté les dirigeants autochtones du pays.

[Texte]

I'm not suggesting that they wouldn't want to make corrections at a local level, but that's something they've always said should be the prerogative of the aboriginal community involved. I think that's where it becomes very difficult for non-native people to contemplate self-government, because they see it as though it's a different country. They see it as what Quebec is asking for right now—a referendum on whether or not to separate.

Many times the national leaders have said that they've lobbied all along for peaceful co-existence. I've heard that many times. We're not having a very good time as it is. There's not much peace in the aboriginal community, and Oka is one example of that. I've often heard that the aboriginal leaders, the treaty people, have said that non-native people haven't lived up to their side of the bargain. They got all this land in exchange for so-called peaceful co-existence, but we haven't had peace since they've been here.

Here we are, we're in 1992. It's been 500 years since Columbus was discovered in North America. I thought that was funny but anyway. . . We're trying to see exactly how we can live in a more peaceable situation, and we have a lot of aboriginal people in the correctional system. That's the reality that we have to deal with now.

Mr. Chairman, I don't know who you are or where you come from but I understand that you have a significant interest in this area, as your colleagues obviously do, but I think there has to be a certain openness toward aboriginal people. They have to be heard at least. That hasn't happened in most of the years since legislation was drafted in this country. Even a voice for aboriginal people will lead us toward a form of accommodation that's more acceptable.

The Chairman: Thank you.

Ms Sasakamoose: I wish I could stay to answer more of your questions, because you have a good question there. I have to go to the university. I have a presentation on land claims.

The Chairman: I see.

Ms Sasakamoose: I talk so fast that nobody can really understand what I'm saying.

• 0955

The Chairman: Well, you noticed I was smiling when you said you couldn't define what an aboriginal was and I recall being in Ottawa with two friends who are aboriginal people and are very good friends. They got into a terrible fight and one was saying Ovide Mercredi speaks for him and the other was saying he didn't speak for him. So that disagreement struck me as being rather funny because that was a situation where two people from the same group did not believe in the same situation.

Mr. Rideout: We have the same problem with the Prime Minister.

The Chairman: That right, but we all agree with him.

An hon. member: He sure doesn't speak for me.

[Traduction]

Cela ne signifie pas que nous ne voudrions pas des services correctionnels au niveau local, mais comme on l'a toujours dit, cette décision devrait être laissée à la collectivité autochtone en question. C'est là un des facteurs difficiles à comprendre pour les non-autochtones en ce qui concerne l'autonomie gouvernementale, car, pour eux, il ne peut que s'agir d'un pays différent. On pense que c'est la même chose que ce que le Québec demande—un référendum sur la séparation.

Les dirigeants nationaux ont souvent affirmé qu'ils prônent depuis toujours une coexistence pacifique. J'ai souvent entendu cela. Les temps sont difficiles. La paix est plutôt rare chez les autochtones et Oka en est un bon exemple. J'ai aussi entendu les dirigeants autochtones, les Indiens inscrits, dire que les non-autochtones n'ont pas rempli leur part du marché. Ils ont obtenu un immense territoire en échange de la garantie d'une coexistence pacifique, mais nous n'avons pas connu la paix depuis qu'ils sont ici.

Et nous voici maintenant en 1992. Il y a 500 ans, l'Amérique du Nord découvrait Christophe Colomb. Je croyais que c'était une bonne blague mais enfin. . . Nous tentons de déterminer comment nous pourrions vivre en harmonie; entre temps, bon nombre d'autochtones vivent dans des pénitenciers. Voilà la réalité à laquelle nous faisons face.

Monsieur le président, je ne vous connais pas et je ne sais pas quels sont vos antécédents mais je crois que vous vous intéressez à cette question, tout comme vos collègues, et j'estime qu'il faut une certaine ouverture à l'égard des autochtones. Ils doivent enfin être écoutés, ce qui n'a pas été le cas depuis que ce pays a adopté ces lois. Si les autochtones avaient voix au chapitre, la situation serait déjà un peu plus acceptable.

Le président: Merci.

Mme Sasakamoose: J'aimerais rester pour répondre à d'autres questions. Vous venez de poser une bonne question. Mais je dois aller à l'université pour présenter un exposé sur les revendications territoriales.

Le président: Je vois.

Mme Sasakamoose: Je parle si vite que personne ne peut vraiment me comprendre.

Le président: Vous avez remarqué que je souriais lorsque vous avez dit que vous ne pouviez définir ce qu'est un autochtone. Cela m'a rappelé une rencontre que j'ai eu à Ottawa avec des autochtones qui sont de très bons amis à moi. Ils ont eu une terrible querelle parce que l'un disait qu'Ovide Mercredi le représentait tandis que l'autre affirmait que Mercredi ne parlait pas en son nom. Ce désaccord m'a semblé plutôt drôle car ces deux personnes provenaient du même groupe mais n'avaient pas les mêmes croyances.

M. Rideout: C'est la même chose avec le premier ministre.

Le président: En effet, mais nous sommes tous d'accord avec lui.

Une voix: Il ne parle pas en mon nom.

[Text]

Ms Sasakamoose: In principle, in public, we all agree with him.

The Chairman: That's right. Thank you very much. I wish you luck, wherever you're going. You are going to represent someone well, I'm sure.

Mr. Rideout: Perhaps I could just ask a couple of questions.

The Chairman: Would you be able to stay for a couple of quick questions, Mr. Chartrand?

Mr. Chartrand: I have to administer an exam at 10.15 a.m. at the law school, so I've only got five minutes.

Mr. Rideout: We had some discussions that were similar to these in Vancouver. The question we have to deal with as legislators is in talking about an interim period and whether this legislation would work, as far as the interim period is concerned, when native self-government comes about, and what comes out of that development. How all that works is, perhaps, down the road. How far down the road it will be is one issue, but we have to deal with the present.

As you reviewed the legislation, did you come up with any suggestions you want to make to us to improve the legislation, over what you've had to say so far?

Mr. Chartrand: Other than some of the very specific discussion I have included in the brief in terms of some questions on the scope of the provision and so on, I don't have any other additional comments to prove it from the interim perspective point of view.

Mr. Rideout: What has been suggested to us is there are not enough native people within the system, that there's a built-in bias or prejudice in the system, and that any native person who becomes involved is forced out. Can you make a comment with respect to that suggestion?

Mr. Chartrand: Actually, Ilene made a good point with respect to perhaps having aboriginal people represented on the National Parole Board and setting aside a number of places for doing so, so that we will get more aboriginal people on the National Parole Board as the interim measure. Having the appointment come from the aboriginal national advisory board is also suggested.

Mr. Blackburn: I have a quick supplementary question. Would you then recommend that when dealing with applications for parole by aboriginal offenders, the National Parole Board, or that section of the board hearing the application, should be comprised only of aboriginal members?

Mr. Chartrand: Yes, I would have no problem with that approach.

Mr. Blackburn: I'm not putting it forward as my suggestion; would it be yours?

Mr. Chartrand: That approach would be my suggestion and it would probably be the ideal situation. Aboriginal people will, on the whole, more than likely be able to understand where a particular aboriginal offender is coming from. Hopefully, they are from the same linguistic and cultural group. But that aspect probably can't be ideally obtained at this point. There are certain fundamental understandings and values that are common throughout most aboriginal communities. So, yes, I think that, ideally, this would be the best approach.

[Translation]

Mme Sasakamoose: En principe, en public, nous sommes tous d'accord avec lui.

Le président: C'est exact. Merci beaucoup. Je vous souhaite bonne chance, où que vous alliez, je suis certain que vous serez une bonne représentante.

M. Rideout: Pourrais-je poser quelques questions?

Le président: Pourriez-vous rester pour répondre à quelques courtes questions, monsieur Chartrand?

M. Chartrand: Je dois donner un examen à la faculté de droit à 10h15, je n'ai donc que cinq minutes.

M. Rideout: Nous avons eu des discussions semblables à Vancouver. À titre de législateurs, nous devons nous demander si ce projet de loi est adéquat pour une période intérimaire, pour la période qui précéderait l'avènement de l'autonomie gouvernementale des autochtones. Il faut aussi se demander ce qui se passera par la suite, quel que soit le moment où cela se réalisera, mais occupons-nous d'abord du présent.

Ayant étudié ce projet de loi, avez-vous des suggestions à faire pour l'améliorer, outre ce que vous avez dit jusqu'à présent?

M. Chartrand: Outre les questions très précises dont je traite dans mon mémoire, telles que la portée des dispositions et ainsi de suite, je n'ai pas d'autres remarques concernant la période intérimaire.

M. Rideout: Certains ont affirmé que le système ne comporte pas assez d'autochtones, qu'il y a des préjugés systémiques forçant tout autochtone intéressé à abandonner ses efforts au sein du système. Qu'en pensez-vous?

M. Chartrand: Ilene a fait une bonne suggestion lorsqu'elle a recommandé qu'on nomme des autochtones à la Commission des libérations conditionnelles et qu'on leur réserve des sièges pour ce faire. Ainsi, davantage d'autochtones pourraient siéger à la Commission des libérations conditionnelles en guise de mesure intérimaire. On a aussi proposé que ces nominations soient faites par le comité consultatif autochtone national.

M. Blackburn: J'ai une courte question complémentaire. Selon vous, lorsque la Commission des libérations conditionnelles traite une demande de libération conditionnelle d'un contrevenant autochtone, cette commission devraient-elles se composer uniquement d'autochtones?

M. Chartrand: Oui, c'est une bonne idée.

M. Blackburn: Ce n'est pas une proposition que je fasse; vous, la feriez-vous?

M. Chartrand: Je serais disposé à faire une telle proposition car ce serait là la situation idéale. En général, les autochtones sont mieux en mesure de comprendre la situation d'un délinquant autochtone. Ce serait encore mieux s'ils étaient du même groupe culturel et linguistique. Mais cet objectif est probablement utopique. Néanmoins, certaines valeurs et certains concepts fondamentaux sont communs à la plupart des collectivités autochtones. Je crois donc que oui, ce serait là la méthode idéale.

[Texte]

Ms Sasakamoose: I have one further comment, mainly in connection with an earlier question. I was talking to Mr. Mandamin, who is also a practising lawyer and was in Grand Cache. He observed the functioning of the native court they've set up there. I'm not sure if the court is provisional or exactly how it's operating. But what they had in the court was essentially a table set up in this way, with a crown prosecutor, people representing the Crown, and the police officer on one side of the table. On the other side they had three aboriginal elders, one a native court worker, and two other aboriginal people. They had the offender over here and they had a judge and a clerk over on this side of the table.

• 1000

Essentially what happened in the hearing was the discourse that went on was mostly in Cree between the offender and the three elders, and the judge sat here and listened. Obviously, the clerk probably wasn't reporting anything at that point. You see, there was a discussion going on, which effectively only involved the aboriginal people in the room, over the sentence that would be determined.

What happened after was that this discussion opened up and sentencing took place after there was that type of discussion over what was appropriate in terms of sentencing. It mostly involved community work, or the length of stay in jail, and it seemed to be working.

The non-native community's reaction to that model was, why the hell can't they go to jail like everybody else? So I'm not expecting a lot of sympathy on the other side, but I still think there's maybe a way of accommodating hearings so there's more participation between the accused and so-called aboriginal advisers in that process, whether they're elders, whether they're healers, or whoever.

The other thing I'd like to suggest in that regard is there ought to be more than one person. I like the idea of three elders.

Thank you.

The Chairman: Mr. Fee, one quick final question.

Mr. Fee: The question I have is probably very obvious, but I've learned in this committee that you don't assume anything is as simple as it appears.

One of the strongest points you brought out in your brief, and I've got it circled as being important, is the appointment of aboriginal spiritual advisers and elders. You mention that both the Métis and the various tribal authorities in Alberta have elders' Senates and boards, and how simple it would be to identify the people in this province. Is it safe to assume the same principle applies right across the country?

Mr. Chartrand: Yes. I was actually just using Alberta as an example and there are other. . . Every First Nation has an equivalent body, or if it's not formally recognized as such, they have an understanding in the community, informally, as to who are the respected elders.

Mr. Fee: If we recognize the wording you have suggested, then it would be very easy to identify who these people are and it would be accepted.

[Traduction]

Mme Sasakamoose: J'aimerais ajouter quelques mots en réponse à une question posée un peu plus tôt. J'ai eu un entretien avec M. Mandamin qui est aussi avocat et qui a été à Grand Cache. Il a observé le fonctionnement du tribunal autochtone qu'on y a créé. Je ne sais pas si ce tribunal est provisoire ni comment il fonctionne exactement, mais, essentiellement, il y avait une table où se trouvaient, d'un côté, le procureur et les représentants de la Couronne ainsi que l'agent de police et, de l'autre côté, trois aînés autochtones, un aide judiciaire autochtone et deux autres représentants des autochtones. Le contrevenant était ici et le juge et le greffier, de ce côté de la table.

Au cours de l'audience, c'était surtout les trois aînés et le contrevenant qui se parlaient, en langue cri; le juge écoutait. Pendant ce temps, il était fort probable que le greffier ne prenait aucune note. Il y avait donc une discussion, à laquelle n'ont pris part que les autochtones et qui portait sur la peine.

Puis, toutes les personnes présentes ont pu prendre part à la discussion et on a déterminé la peine. Il s'agit généralement de travail communautaire ou d'une peine d'emprisonnement, et cela semble bien fonctionner.

Devant ce système, les non-autochtones se sont écriés, pourquoi ne les envoie-t-on pas en prison comme tout le monde? Je ne m'attends donc pas à beaucoup de sympathie de la part de ce groupe, mais j'estime qu'il devrait être possible de tenir des audiences de façon à accroître la participation de l'accusé et de ceux qu'on appelle les conseillers autochtones, que ce soient les aînés, les guérisseurs ou qui que ce soit d'autre.

J'aimerais aussi ajouter qu'il devrait y avoir plus qu'une personne. J'aime bien l'idée des trois aînés.

Merci.

Le président: Monsieur Fee, rapidement, une dernière question.

M. Fee: La réponse à ma question est probablement évidente, mais j'ai appris au cours des délibérations de ce comité que rien n'est aussi simple qu'il ne semble.

Un des points qui ressort de votre mémoire, et que j'ai encadré en raison de son importance, est la nomination de conseillers spirituels et d'aînés autochtones. Vous indiquez que les Métis et les différentes autorités tribales de l'Alberta ont des commissions et des sénats composés d'aînés et qu'il devrait être facile de les recenser dans cette province. Peut-on présumer que cela s'applique partout ailleurs au pays?

M. Chartrand: Oui. J'ai fait allusion à l'Alberta seulement à titre d'exemple et il y a d'autres. . . Chaque Première nation a un organe équivalent ou, si cet organe n'est pas reconnu officiellement, on reconnaît tacitement au sein de la collectivité les aînés les plus respectés.

M. Fee: Selon le libellé que vous proposez, il serait facile de trouver ces personnes et cela serait bien accepté.

[Text]

Mr. Chartrand: Yes, with that one caveat of maybe expanding the notion in terms of more informal recognition by First Nations of their spiritual advisers.

Mr. Fee: Thank you.

The Chairman: Thank you very much, members of the Indigenous Bar Association—Mr. Chartrand, Ms Sasakamoose—for coming to give us your wisdom and your thoughts on the bill. Please get on to your other work before you're late.

Mr. Chartrand: Thank you for allowing us to speak today.

The Chairman: I'd like to declare a five-minute recess, and at the end of that time, we'd like to have Christopher Lafontaine, Joan Lavallee, and Vicki Wilson please come to the table.

• 1003

[Translation]

M. Chartrand: Oui, mais il y aurait peut-être lieu d'élargir cette notion pour tenir compte de la reconnaissance officielle dont jouissent les conseillers spirituels des Premières nations.

M. Fee: Merci.

Le président: Merci beaucoup aux représentants de l'Association du Barreau autochtone—M. Chartrand, M^{me} Sasakamoose—d'avoir bien voulu nous faire part des fruits de leur réflexion sur le projet de loi. Je vous en prie, nous ne voulons pas que vous soyez en retard à vos autres engagements.

M. Chartrand: Merci de nous avoir permis de prendre la parole aujourd'hui.

Le président: Nous prendrons une pause de cinq minute. Puis, Christopher Lafontaine, Joan Lavallee et Vicki Wilson voudront bien prendre place à la table des témoins.

• 1013

The Chairman: We shall now resume the meeting.

I'm very pleased to welcome the next panel of witnesses. From the Métis National Council we have Christopher Lafontaine, and from the Aboriginal Women's Council of Saskatchewan we have Vicki Wilson and Joan Lavallee.

Before we proceed any further, I have spoken to the members of the committee and I have spoken to the three witnesses. The witnesses have no objection to filming a segment of this meeting. They would like to film the first ten minutes or so. Did you say you felt, Mrs. Lavallee, that it might be intimidating if the cameras stayed for the whole hour?

Ms Joan Lavallee (Aboriginal Women's Council of Saskatchewan): No, I don't think so.

The Chairman: Then with the approval of the committee, the cameras are allowed to stay.

Who wishes to proceed? Mr. Lafontaine, do you want to proceed with a statement from your association?

Mr. Christopher Lafontaine (President, Native Advisory Committee, Gabriel Dumont Institute, Métis National Council): Mr. Chairman, we are grateful for the opportunity to make this presentation today. I must apologize to my colleagues here in Ottawa on constitutional business, and I must apologize to the committee for not presenting you with a written copy of my presentation. I was subjected to one of those virus scares. It wasn't Michaelangelo that hit my computer. It was Stoned. It hit our system and it did cause us quite a bit of a problem. But we have put together a presentation and we will make it available to you. After I leave, it will be forwarded to your office. We believe that some of the things that will be said give an opportunity for us to express the concerns of the Métis National Council.

Le président: La séance reprend.

Je suis heureux d'accueillir le prochain groupe de témoins. Du Ralliement national des Métis, nous accueillons Christopher Lafontaine et, du Conseil des femmes autochtones de la Saskatchewan, nous accueillons Vicki Wilson et Joan Lavallee.

Avant de poursuivre, je me suis entretenu avec les membres du comité et les trois témoins. Les témoins ne s'opposent pas à ce qu'une partie de cette réunion soit filmée. On aimerait filmer environ les 10 premières minutes. Madame Lavallee, avez-vous dit qu'il pourrait être intimidant de faire face aux caméras pendant une heure entière?

Mme Joan Lavallee (Conseil des femmes autochtones de la Saskatchewan): Non, je ne crois pas.

Le président: Eh bien, avec l'approbation du comité, les caméras sont permises.

Qui aimerait commencer? Monsieur Lafontaine, aimeriez-vous faire quelques remarques au nom de votre association?

M. Christopher Lafontaine (président, Comité consultatif des autochtones, Institut Gabriel Dumont, Ralliement national des Métis): Monsieur le président, nous vous remercions de nous avoir donné l'occasion de comparaître devant vous aujourd'hui. Je tiens à présenter mes excuses à mes collègues qui sont à Ottawa par affaire constitutionnelle ainsi qu'aux membres du comité pour n'avoir pu vous fournir un exemplaire de mon exposé. J'ai été victime d'un virus. Mais ce n'est pas Michel-Ange qui a frappé mon ordinateur mais plutôt le virus Stoned. Il s'est attaqué à notre système et nous a causé beaucoup de problèmes. Nous avons préparé un mémoire que nous mettrons à votre disposition. Après mon départ, le mémoire sera communiqué à votre bureau. À notre avis, certains points qui seront abordés dans la discussion nous permettent d'exprimer les préoccupations du Ralliement national des Métis.

[Texte]

[Traduction]

• 1015

I would like to begin by giving you a bit of a history lesson. It won't be a long, dragged-out history lesson, but we want to make sure you understand the unique position the Métis find themselves in, in this country.

The Métis emerged as a distinct people and a national community in the 17th century. We were called children of the fur trade. We played a lead role in the development of the fur trade economy in the northwest. We have a unique aboriginal culture and identity. We've been called a new nation, amongst other things. On the soil of the new world we formed a political, economic and social consciousness. Many people call it a Métis nationalism, and it's expressed through a national consciousness that's particularly evident when we see our collective rights threatened. Our culture is based on the good of both worlds. This would be a valuable lesson for the two sides in the debate around Canada's Constitution today.

The Canadian government consistently has ignored the rights of our people. At the time of the Hudson's Bay Company, you can even identify a number of times our rights have been ignored over history. We want, as other aboriginal groups, a right to land and self-government. Historically, we have tried to make our views known to the government. We have taken, when it was given us, the opportunity to establish provisional governments. We operated and ran our communities well before Canada even came into existence. We see as fundamental to what we are talking about the negotiations of the unsettled activity between the government and the Métis of this country. Our concern here is that Métis are the forgotten people in this country and, as an aboriginal group, are in many ways not treated equitably.

There's a question of jurisdiction. There's a question of services. There are a number of questions, but I wanted to highlight a bit of history so that you would realize we do not have the same type of recognition as the other two aboriginal groups—the status Indians and the Inuit. Tapis Inuit didn't get their rights until 1939, and we're still fighting for ours. I don't want to spend a lot of time on history, but I would like to use it as a stepping-stone to highlight that there are differences between the aboriginal people and the non-aboriginal people in this country. There are also differences among the different nations that are called aboriginal.

I listened to the presentation earlier this morning. There is a perception in this country that there is a culture that is aboriginal. I want to point out to the committee, for your benefit, something that I believe is very necessary—we all come from different nations. There are a number of nations in this country. At the first ministers conference in 1983, we were put into the Constitution. Although this was a major step forward in the recognition of aboriginal rights in general,

Je voudrais tout d'abord vous faire un bref rappel historique. Ce ne sera pas une grande leçon d'histoire interminable, mais nous voulons nous assurer que vous comprenez bien la situation tout à fait particulière dans laquelle se trouvent les Métis au Canada.

Les Métis ont vu le jour en tant que peuple distinct et communauté nationale au XVIIe siècle. On nous appelait alors les enfants du commerce de la fourrure. Nous avons joué un rôle clé dans l'expansion de ce secteur d'activité dans le Nord-Ouest du pays. Nous avons une culture et une identité autochtones uniques en leur genre. On nous a qualifiés, entre autres, de nouvelle nation. Sur le sol du Nouveau Monde, nous avons créé une prise de conscience politique, économique et sociale. Pour bien des gens, il s'agit d'un nationalisme métis, lequel s'exprime grâce à une prise de conscience nationale qui se manifeste surtout lorsque nos droits collectifs sont menacés. Notre culture s'inspire des vertus des deux grandes communautés. Il y aurait là une leçon utile à tirer pour tous les participants à l'actuel débat constitutionnel, quelle que soit leur position.

Le gouvernement canadien a continuellement fait fi des droits de notre peuple. À l'époque de la Compagnie de la baie d'Hudson, il existe même des cas précis où nos droits ont été lésés au fil des ans. Tout comme les autres groupes autochtones, nous voulons avoir droit à nos terres et à l'autonomie gouvernementale. Depuis toujours, nous nous efforçons de faire passer le message au gouvernement. Chaque fois que nous en avons eu l'occasion, nous avons essayé de créer des gouvernements provisoires. Nous dirigeons et gérons nos collectivités bien avant la naissance du Canada. Le règlement des litiges qui opposent le gouvernement et les Métis canadiens, grâce à la négociation, est essentiel à nos yeux. Ce qui nous inquiète, c'est que les Métis représentent le peuple oublié de notre pays et, en tant que groupe autochtone, ils ne sont pas traités sur un pied d'égalité à bien des égards.

Il y a la question de compétence. Il y a la question des services. Il y a divers problèmes, mais je voulais faire ce bref rappel historique pour bien vous faire comprendre que nous ne sommes pas reconnus au même titre que les deux autres groupes d'autochtones: les Indiens inscrits et les Inuits. Les droits des Tapis Inuit n'ont été reconnus qu'en 1939, et nous continuons à nous battre pour obtenir la même reconnaissance. Je ne veux pas m'étendre indûment sur notre histoire, mais je pense que c'est important pour faire ressortir les différences existant entre les peuples autochtones et les autres Canadiens. Il existe aussi des différences entre les diverses nations autochtones.

J'ai écouté l'exposé fait plus tôt ce matin. Les Canadiens ont l'impression qu'il existe une culture autochtone. Je tiens à signaler aux membres du comité, pour leur gouverne, une chose qui me paraît des plus importantes: nous venons tous de nations différentes. Il existe un certain nombre de nations dans notre pays. Lors de la Conférence des premiers ministres de mai 1983, nous avons été inclus dans la Constitution. Même si cette décision représentait un énorme

[Text]

there still has not been an opportunity for us to be treated similarly to other aboriginal groups in this country. I would like to give you a couple of examples. There are certain programs and activities the federal government now operates that deny access to Métis. We found the founding nations of this country as an aboriginal group, and we are disturbed, to say the least, at the treatment we have received.

I would now like to get into some specifics regarding this bill. I believe it's fundamental to any country's movement ahead of laws. It's based on a number of assumptions, values and beliefs that are prevalent and evident as they come forward in the presentation of a bill. If you think about a country, if you think about the needs any organized people have, they have a need to express values and to reinforce their values in what they do, by way of setting up laws and governing. The rules that are identified in this bill recognize and validate the values of the larger societies. We recognize that if we had the opportunity to put legislation into effect, we would be doing the same thing. But because of that underpinning, because of that fundamental understanding that all laws are based on perpetuating the value system, it does create a hardship on some of our people. We would like to have this identified, because you have stated a contradiction in the bill, in my view. While the minister states that you're there to protect society, there are many who would expect—including ourselves—that you should be focusing in on the aboriginal offender. These competing objectives, these competing goals are manifest in the allocation of the scarce resources.

• 1020

Society wants the offender to be punished for his crimes and the aboriginal community wants a process of rehabilitation to be put into place. Whose priorities will prevail? In our experience, in interacting with the justice system in Canada, it has been care, custody, and control. Unfortunately, as I read this bill, I don't see much change to that. I hear the terminology, the verbalization that there are going to be great things, but I am sceptical. I have served on local committees, regional committees, provincial committees, and national committees, and I continue to raise this fundamental issue that there needs to be some recognition of this other value system.

The dilemma creates a scenario that would result, in my view, in a very limited impact on the achievement of your goals to protect society and our goals to rehabilitate those who are coming into conflict with the laws of this country.

I would like to quote from the minister's letter, as I received the document. He says protection of society is the primary objective of a corrections and a conditional release act and the bill reflects the government's determination to restore public confidence in the corrections system.

I am confident that this legislation will enable us to pursue our mandate and will reflect public values and concerns about the corrections systems.

[Translation]

pas en avant vers la reconnaissance des droits autochtones en général, les Métis ne sont toujours pas traités sur le même pied que les autres groupes autochtones du pays. Je voudrais vous citer quelques exemples. Le gouvernement fédéral met actuellement en oeuvre certains programmes et activités auxquels les Métis n'ont pas accès. En tant que groupe autochtone, nous faisons également partie des nations fondatrices de notre pays et le traitement dont nous avons fait l'objet nous inquiète, c'est le moins qu'on puisse dire.

Je voudrais maintenant parler en détail du projet de loi à l'étude. À mon avis, il est essentiel qu'un pays évolue dans le domaine législatif. La législation se fonde sur certaines hypothèses, valeurs et croyances qui sont prédominantes et qui ressortent clairement lors de la présentation d'un projet de loi. Quel que soit le pays, toute société organisée a certains besoins: elle doit pouvoir exprimer ses valeurs et les affirmer dans ses actes, en adoptant des lois et en gouvernant le pays. Les règles énoncées dans le projet de loi à l'étude reconnaissent et confirment les valeurs des sociétés importantes. Il est un fait, s'il nous était donné de mettre des lois en vigueur, nous agirions de la même façon. Toutefois, compte tenu de cet argument de base, de ce principe fondamental que toutes les lois se fondent sur le maintien d'un système de valeurs, certains des nôtres en pâtissent. Il faudrait apporter certaines précisions, car le projet de loi renferme à mon avis une contradiction. Puisque la ministre déclare que votre rôle est de protéger la société, bien des gens s'attendent—et nous aussi—à ce que l'accent soit mis sur le contrevenant autochtone. Ces objectifs contradictoires sont évidents dans la répartition des maigres ressources disponibles.

La société veut que le contrevenant soit puni de ses crimes et la collectivité autochtone demande la mise en place d'un système de réinsertion sociale. Qui l'emportera? D'après notre expérience du système judiciaire au Canada, les initiatives se limitent à la prise en charge, la garde et la surveillance. Malheureusement, le projet de loi à l'étude ne prévoit guère de changement à cet égard. On emploie de très beaux termes en promettant toutes sortes de bonnes choses, mais je suis sceptique. J'ai participé à des comités locaux, régionaux, provinciaux et nationaux, et je soulève continuellement cette question fondamentale, à savoir qu'il faut reconnaître l'existence d'un autre système de valeurs.

Ce dilemme donne lieu à une situation qui, selon moi, ne contribuera guère à la réalisation de nos objectifs respectifs, soit la protection de la société dans votre cas et, dans le nôtre, la réinsertion sociale des personnes qui enfreignent les lois de notre pays.

Je voudrais vous citer un extrait de la lettre du ministre, que j'ai reçue. Il dit que la protection de la société est l'objectif essentiel d'une loi régissant le système correctionnel et la mise en liberté sous condition. Le projet de loi exprime la détermination du gouvernement à redonner aux Canadiens confiance dans le système correctionnel.

Je suis convaincu que cette mesure législative nous permettra de remplir notre mandat et de tenir compte des valeurs et des préoccupations du public au sujet du système correctionnel.

[Texte]

This is a quote from the federal Solicitor General, Doug Lewis.

I am sure this bill will reflect the government's determination to restore public confidence, but it is not the aboriginal public and it is not the values that are manifest by the aboriginal community.

This new legislative framework to govern the operations of federal penitentiaries, with its present statement of purpose and principle, in my view, will fall short of expectations of both at a practical level. The words are appropriate but our concerns relate to implementation. The legislation is creating this contradiction of two conflicting mandates, one protecting the society and the other re-integration as soon as possible for the inmate.

Where will the money be used in the service if it is not targeted? Our concern is that it will be care, custody, and control, because that has prevailed and, I believe, will prevail.

I would like to leave this area with a general discussion of what underpins your movement forward, by the statement that I like to quote and use often. It is a definition that is used to define the word "insanity". Insanity is when you do the same thing in the same way and expect different results, and what I would like to do is suggest that many of the changes to the bill, although they may sound pleasing to the ear, will fall into that definition.

I would like to comment on a number of very specific proposals in the bill and I would like to take the opportunity of discussing the human impact of some of your decisions and some of the things that you are involved in in this process. Often we forget the human costs and the other costs that are related to a number of these decisions that are made.

I would like to begin with clause 79, where it defines aboriginal as Indian, Inuit, and Métis. We welcome the present system in this sense, that it makes a clear statement of objectives. The bill will give us something to actually point to. If you look at the bill, what you will find... I find this refreshing, in the sense we are now going to have the opportunity to have some very clear specifics relating to such things as what the service is expected to do when it places offenders, transfers offenders, administers segregation, search and seizure, etc. That is a positive aspect because it is a statement that will make clear the objectives of the system.

• 1025

We also see as positive that the parole decision will be public to our people and to anybody who is interested, because we will be able to identify, by way of example, the specifics that come from the difference between the expectation of the public and ourselves.

We welcome changes to the present system because it will provide opportunities for aboriginal people to receive a bit more equitable treatment, hopefully equitable between the non-aboriginal and the aboriginal people. This is not the case at the present time, from our experience, so we welcome that and encourage you to do what you can in that area.

[Traduction]

Il s'agit d'une citation du solliciteur général du gouvernement fédéral, Doug Lewis.

Je suis certain que ce projet de loi reflétera la détermination du gouvernement à rétablir la confiance de la population, mais il ne s'agit pas de la population autochtone ni des valeurs qui lui tiennent à cœur.

Ce nouveau cadre législatif régissant le fonctionnement des pénitenciers fédéraux ne permettra pas, selon moi, de répondre aux attentes sur le plan pratique, étant donné son énoncé de principe et son objectif actuel. La terminologie est acceptable, mais les questions de mise en vigueur nous préoccupent. Le projet de loi met en lumière cette opposition entre deux mandats contradictoires, d'une part la protection de la société et, d'autre part, la réintégration sociale du déteru dans les délais les plus brefs possible.

Si les ressources ne sont pas ciblées, comment le service utilisera-t-il les fonds à sa disposition? Nous craignons que ce soit à nouveau la prise en charge et la garde, car il en a toujours été ainsi et rien ne changera, selon moi.

Avant de passer à autre chose, j'aimerais faire quelques remarques générales sur ce qui vous pousse à agir, en faisant une déclaration que j'aime faire et que j'utilise souvent. C'est une définition du terme «aliénation mentale». L'aliénation mentale, c'est faire la même chose de la même façon que les autres et s'attendre à des résultats différents. À mon avis, cette définition s'applique à la plupart des modifications proposées dans le projet de loi, même si, à première vue, elles sonnent bien.

J'aimerais donner mon avis sur certaines propositions très précises du projet de loi et profiter de l'occasion pour discuter de l'incidence sur le plan humain de certaines de vos décisions et de certaines mesures que vous prenez dans le cadre de ce processus. Nous oublions souvent les coûts humains et autres découlant de certaines décisions prises par les gouvernements.

Je parlerai tout d'abord de l'article 79 du projet de loi, où l'on définit un autochtone comme étant un Indien, un Inuit ou un Métis. À cet égard, nous approuvons le système actuel dans la mesure où les objectifs sont clairement énoncés. Le projet de loi nous donne un véritable point de repère. Si l'on examine ce projet, on constate... Cela me semble encourageant puisqu'il nous sera désormais possible d'obtenir des détails précis sur diverses questions, par exemple ce que le service correctionnel est censé faire en cas de transfèrement des délinquants, d'isolement préventif, de fouille et de saisie, etc. C'est un aspect positif du projet de loi car cet énoncé précise les objectifs du système.

Autre élément positif, la décision relative à la libération conditionnelle sera publique, tant pour les nôtres que pour toutes les personnes intéressées, ce qui nous permettra de cerner, par exemple, les divergences précises entre les attentes du public et les nôtres.

Nous approuvons les modifications proposées au système actuel car elles permettront aux peuples autochtones d'être traités de façon un peu plus équitable, surtout par rapport aux non-autochtones. Ce n'est pas le cas à l'heure actuelle, à notre avis, et c'est pourquoi nous appuyons ces dispositions et vous encourageons à faire tout votre possible dans ce domaine.

[Text]

We are encouraged about the recognition of Métis in the definition of aboriginal. As I mentioned earlier, we are often not recognized in the activities the federal government is involved in, and we welcome this. Recognition of the definition in the legislation will be a definite asset for the Métis because it is clearly and publicly stated.

While we welcome the recognition of aboriginal groups, we are concerned about your definition of aboriginal community. It often is defined as a community that has an infrastructure. As I read the bill and the proposed changes, it defines those areas of community that have some sort of infrastructure funding, and often for us we see it as the Indian community only. We argue that Métis are included and that there are community groups. Technically, the definition is broad enough to include almost anybody.

But I want to point out that because of the negative experiences we have had with the federal departments, because of the treatment of Métis, we do not want to continue to be treated as a lesser aboriginal group because we do not have the infrastructure in place. We are not considered equal, and we are concerned that the implementation of changes will provide no equity for the Métis.

I would like to go on to clause 80, which is about without limiting the generalities of clause 76 the service will provide for the needs of aboriginal offenders. Aboriginal groups, I would like to suggest, have made this case for many years. We have had task force report after task force report say that there are some special needs of aboriginal offenders. Formal recognition of this is welcomed again. We have special needs, and the service's legal obligation to provide these needs is definitely welcomed.

We see a shortfall between what is proposed and what is actually being implemented. At the same time as this bill is coming forward, we see a great opportunity for the needs of aboriginal people to be met. We are also seeing at the same time budget restrictions, priorities that are set by those who may or may not follow the minister's directive. As we evaluate the budgets of this service, what we are finding is it is spent on security, and from the many clauses there will actually be more security, more care, custody, and control. It is not helping our community, and it is not going to provide, in my view, a long-term commitment to the benefit of the aboriginal offender.

We also hope the service will see the benefits of a clear focus on offenders. That is not in place yet, and we would see that as an area of concern.

Clause 81 is the recommendation where the aboriginal community may be able to contract with the minister with respect to providing correctional services activities. A comment was made as to why can't all these community groups provide volunteer services. Well, if you have an infrastructure and you have that opportunity existing in your community, that can be a resource. But at present that is not the case in many of the organizations in this country, except

[Translation]

Nous approuvons la reconnaissance des Métis dans la définition des autochtones. Comme je l'ai dit plus tôt, il n'est pas souvent tenu compte de notre peuple dans les activités auxquelles participe le gouvernement fédéral et cette nouvelle disposition nous réjouit. Cette nouvelle définition prévue dans le projet de loi représentera pour les Métis un véritable atout car elle reconnaît notre peuple de façon claire et officielle.

Même si nous approuvons la reconnaissance des groupes autochtones, la définition proposée d'une collectivité autochtone nous préoccupe. On la définit souvent comme une organisation dotée d'une infrastructure. En lisant le projet de loi et les modifications prévues, je constate que la définition s'applique aux collectivités dont l'infrastructure est financée et, bien souvent, cela vise uniquement, selon nous, les collectivités indiennes. Nous soutenons que les Métis sont visés et qu'il existe des groupes de collectivités. Du point de vue technique, la définition est assez vaste pour s'appliquer pratiquement à tous.

Je tiens toutefois à signaler que, étant donné les mauvaises expériences que nous avons eues avec les ministères fédéraux en raison du traitement des Métis, nous ne voulons plus être traités comme un groupe autochtone de second ordre parce que nous ne disposons d'aucune infrastructure. Nous ne sommes considérés sur un pied d'égalité et nous craignons que la mise en vigueur de ces modifications ne rende pas justice aux Métis.

Je voudrais passer maintenant à l'article 80 selon lequel, dans le cadre de l'obligation qui lui est imposée par l'article 76, le service doit répondre aux besoins des délinquants autochtones. À mon avis, c'est ce que demandent les groupes autochtones depuis de nombreuses années. Tous les rapports des groupes de travail successifs ont fait état des besoins spéciaux des délinquants autochtones. Là encore, nous approuvons cette reconnaissance officielle. Nous avons effectivement des besoins particuliers et nous approuvons sans réserve l'obligation légale qui incombe au service de satisfaire ces besoins.

Il y a toutefois un écart entre les propositions à l'étude et les mesures mises en vigueur en réalité. Ce projet de loi offre une occasion extraordinaire de satisfaire les besoins des autochtones. Parallèlement, nous assistons à des compressions budgétaires, à l'établissement de listes de priorités par des personnes qui ne respectent pas nécessairement la directive du ministre. En évaluant les budgets de ce service, nous constatons qu'une grande partie des fonds servent à la sécurité et, en vertu de bons nombres d'articles du projet de loi, les mesures de sécurité, de prise en charge et de garde ne feront qu'augmenter. Cela n'aide pas notre collectivité et il ne s'ensuivra pas, à mon avis, un engagement à long terme à aider le délinquant autochtone.

Nous espérons également que le service jugera bon de mettre nettement l'accent sur les délinquants. Ce n'est pas le cas à l'heure actuelle et cette question nous préoccupe.

L'article 81 prévoit la conclusion d'accords entre une collectivité autochtone et le ministre en ce qui a trait à la prestation de services correctionnels. Quelqu'un a demandé pourquoi tous ces groupes de collectivités ne peuvent pas assurer des services bénévoles. Si l'on dispose d'une infrastructure et que cette possibilité est offerte à la collectivité, c'est une ressource dans laquelle on peut puiser. Ce n'est toutefois pas le cas actuellement pour bon nombre

[Texte]

the Indians, and they are even struggling to maintain what they have.

• 1030

The recommendation of using the aboriginal community is a positive recommendation. It has been made many times through aboriginal groups, and we look forward to its implementation. As I mentioned earlier, the proposed use of the aboriginal community presupposes an infrastructure. Unfortunately, in some of our communities this infrastructure is not there.

The second concern results from personal historical experience. Utilization of services from the aboriginal community is based on the concept that the service is going to do something for less. Legal recognition in keeping... often the objective of the service to decrease amounts of money will not have a positive impact on meeting the needs as identified in that section.

Clause 82 states:

82.(1) The Service shall establish a National Aboriginal Advisory Board

I've sat on this national advisory board for five or six years. I see how much influence we have on the service. Unless there's a definite mandate and unless we have some more authority besides advising the service, it's very difficult for us to do such things as make a positive impact. We have made a number of recommendations, and I have files and files of reports and reviews.

Yes, there are changes. Yes, they are positive. No, they're not significant, and no, they're not having a great impact, because the difficulty is trying to move a structure that has different objectives than we have in the community.

The strength of this advisory committee is involvement of the community, but it's often governed by personalities in the service. If there are people who believe in community involvement, they get used. When people are not involved in the community and don't believe the community should be part of this whole process, they're not used. In the long term, I believe these committees need to share management prerogatives.

I'd like to just comment particularly on wording at this time. It's interesting, and I would like to talk about the word "consult". The English language has words that conjure up certain expectations and the same word has many, many different meanings, and I'd like to give an example. I love carrots and I love my children. I use the same word, but it has quite different meanings.

Now, a word that conjures up a lot of expectations is the word "consult". Unless there's a clear statement of the meaning, for some consulting of the people it is actually going out there and asking them for their input, and also incorporating their recommendations as to what we do. Others consult the people in a very superficial way just to satisfy a request, whether it is a directive or some legislation. I would like to suggest you broaden the definition of "consult" to include the involvement of the community in a real way.

[Traduction]

des organisations du pays, sauf les Indiens, qui doivent eux-mêmes se débattre pour conserver leurs acquis.

Le recours aux services de la collectivité autochtone est une recommandation utile, faite à maintes reprises par des groupes autochtones. Nous nous réjouissons à l'avance de sa mise en vigueur. Comme je l'ai dit plus tôt, le recours prévu à la collectivité autochtone présuppose l'existence d'une infrastructure. Malheureusement, certaines de nos collectivités ne disposent pas de cette infrastructure.

Par ailleurs, l'expérience passée de certains d'entre nous est une source de préoccupation. Le recours aux services de la collectivité autochtone se fonde sur le principe que le service fera plus pour moins cher. La reconnaissance dans la loi du maintien... Le service cherche souvent à réduire les fonds alloués, ce qui ne permettra pas toujours de satisfaire les besoins conformément à cet article du projet de loi.

Voici le texte de l'article 82:

82.(1) Le service constitue un Comité consultatif autochtone national.

Je siège à ce Comité consultatif national depuis cinq ou six ans et je connais l'influence qu'il a sur le service. À moins d'avoir un mandat précis et des pouvoirs autres que celui de simple conseiller auprès du service, il nous est très difficile de prendre la moindre initiative susceptible d'avoir des répercussions concrètes. Nous avons formulé certaines recommandations et j'ai accumulé des piles énormes de rapports et d'études.

C'est vrai, certains changements sont positifs. Par contre, ils ne sont pas importants et ils n'auront pas une grande incidence, car il est difficile de faire changer un système dont les objectifs diffèrent de ceux de nos collectivités.

La force de ce comité consultatif est de pouvoir s'occuper de la collectivité, mais il est souvent dirigé par des personnes importantes du service. On fait appel à ceux qui croient en la participation de la collectivité, mais si les gens ne font rien dans la collectivité et ne croient pas que celle-ci doit jouer un rôle dans tout le processus, on ne fait pas appel à eux. À long terme, ce comité devrait détenir des pouvoirs plus vastes.

Je voudrais faire une brève remarque d'ordre terminologique. C'est intéressant et je voudrais parler du terme «consulter». La langue anglaise dispose de termes qui évoquent certaines attentes et le même terme a une foule de sens différents. Permettez-moi de vous citer un exemple. J'aime les carottes et j'aime mes enfants. J'utilise le même terme, mais le sens est tout à fait différent.

Or, le mot «consulter» fait naître de nombreuses attentes. À moins que le sens du terme soit clairement énoncé, pour certains, consulter les gens consiste simplement à aller les voir pour leur demander leur avis, et tenir compte de leur recommandation en prenant des décisions. D'autres consultent les gens de façon superficielle, simplement pour répondre à une demande, qu'il s'agisse d'une directive ou d'une disposition législative. Je propose d'élargir la définition de «consulter» de façon à ce qu'elle englobe véritablement la participation de la collectivité.

[Text]

Finally, what I'd like to do is just comment on clause 83. We have looked forward to this for a number of years—a recognition of our spiritual leaders as being of the same status as other religious leaders and recognized in the federal service. In our view, this recognizes two things. One, we have a different world view. It may be different, but it's valuable in the process of meeting needs of the offenders. The second is the value of spirituality in the healing process. People are beginning to recognize there are ways other than the traditional ways used in the past.

Our concern and the concern of many nations across this country is that the service will get into the business of creating Indians. I'll talk about that a little later in the presentation. We do not want to see that happen and we want you to recognize it is a concern of our community as you look at the legislation.

• 1035

Under Clause 84 inmates who are applying for parole service will be provided a community release plan. This is a positive step. However, we'd argue that the parole staff requires unique understanding of the aboriginal community—how it operates and how it functions. Some of this can be provided by training. We would recommend to the staff that special efforts be put into the recruitment of aboriginal staff from those communities affected. If you are going to work with aboriginal offenders in the community, then there need to be aboriginal people. These aboriginal people need special training to become "bicultural". We need to understand that there are many cultures; as a result we need to prepare the people who are working in these cultures on how to deal with them.

In conclusion I'd like to thank the committee for this opportunity. I would like to make a presentation a little later using some overheads. I would like to show you the human impact of some of the decisions that have been made with legislative answers to solving our problems. Right now, I'll defer to my colleagues.

Ms Lavallee: Vicki Wilson will start first.

Ms Vicki Wilson (Aboriginal Women's Council of Saskatchewan): I would like to thank you for inviting us. Looking around the room, it is kind of scary thinking, do all these guys make legislation on behalf of our people?

However, as did my colleague before me, I'd like to give you a little history lesson. Being an aboriginal woman, I come from a First Nation too, but not from this country. I came from the States. We were literally chased out of our own territory in the 1700s to 1800s. Many things have happened to us since. As aboriginal people, no matter what nation you like to categorize them as, we had no say in any of the matters we face today, one of them being corrections. It just

[Translation]

Enfin, j'aimerais faire quelques commentaires sur l'article 83 du projet de loi. Nous attendions depuis un certain nombre d'années cette disposition, en vertu de laquelle nos chefs spirituels sont traités à égalité de statut avec tout autre chef religieux et reconnu dans le service fédéral. À notre avis, cette disposition vise à reconnaître deux choses. D'une part, notre vision du monde est différente. Elle est peut-être différente, mais elle est utile si l'on veut satisfaire les besoins des délinquants. D'autre part, elle reconnaît la valeur de la spiritualité dans le processus de ressourcement. Les gens commencent à comprendre qu'il existe d'autres méthodes que celles auxquelles on avait traditionnellement recours par le passé.

Ce qui nous préoccupe, ainsi que de nombreuses nations du pays, c'est le projet que le service s'occupe de la création d'Indiens. J'y reviendrai un peu plus tard. Nous voulons éviter cela et nous vous demandons de tenir compte de notre préoccupation en examinant le projet de loi.

En vertu de l'article 84, les détenus qui sollicitent la libération conditionnelle font l'objet d'un plan de libération dans une collectivité. Il s'agit d'une mesure positive. Toutefois, nous soutenons que le personnel des services de libération conditionnelle doit connaître à fond la collectivité autochtone, c'est-à-dire son fonctionnement et ses activités. Il peut à cette fin recevoir une formation. Nous recommandons aux responsables de faire un effort particulier pour recruter des employés autochtones venant des collectivités en cause. En effet, pour travailler auprès de délinquants autochtones au sein de la collectivité, il faut que ces personnes soient elles-mêmes autochtones. Ces personnes doivent recevoir une formation particulière pour devenir «biculturelles». Il faut bien comprendre qu'il existe de nombreuses cultures; en conséquence, il faut préparer les personnes qui s'occupent de ces groupes culturels dans le cadre de leur travail.

Pour conclure, je tiens à remercier le comité de nous avoir invités à témoigner. Je voudrais faire un exposé un peu plus tard en présentant quelques transparents. Je tiens à vous montrer les répercussions sur le plan humain de certaines décisions prises pour résoudre nos problèmes par la voie législative. Pour le moment, je cède la parole à mes collègues.

Mme Lavallee: Vicki Wilson prendra la parole en premier.

Mme Vicki Wilson (Conseil des femmes autochtones de la Saskatchewan): Je tiens à vous remercier de nous avoir invités. Lorsque je regarde autour de moi dans la salle, je me demande avec un certain effroi si tous ces messieurs adoptent des lois pour le compte de notre peuple.

Toutefois, à l'instar de mon collègue, je voudrais faire un bref rappel historique. Étant une femme autochtone, je viens également d'une Première Nation, mais pas du Canada. Je viens des États-Unis. Nous avons été littéralement chassés de notre territoire au XVIII^e et au XIX^e siècle. Bien des choses nous sont arrivées depuis lors. En tant que peuple autochtone, quelle que soit la nation à laquelle on veut nous associer, nous n'avons jamais eu voix au chapitre dans les

[Texte]

goes down the line, like education. We never had any say in the education process of our children. Our children—as I am—are a product of the residential school.

If you knew that, you would know why a lot of our institutions are filled with aboriginal people, men and women. I always take that into consideration. I was confused, too, at one time. When I went to the residential school, I was not made to feel proud of myself. I was made to feel ashamed of myself because I was an Indian. I held those feelings within me for many years, actually denying my ancestry. But how can you deny your ancestry when you were rejected in a larger community?

This is when I started discovering myself. Who am I? You'd be surprised. You know, I'd like a lot of children to do that in our school system today. I speak with a lot of children in the school system, whether they're aboriginal or whether—I don't care. They're still there. Not very many children know their ancestry. Not very many children know where they're from, what to be proud of, their languages. Our language was also forbidden in my culture in the First Nation.

As I said, I'm a survivor from the residential school, and I learned from that, thinking, how come we are filling up the jails, dropping out of school? I had to do my own inner examination of ourselves as indigenous people. I discovered that residential schools had created dysfunctional families. If you were not there to parent your children, how could you guide them? We didn't have any role models to be proud of, I'm sorry to say, and a lot of these residential schools were initiated by the churches, and I didn't learn. They were supposed to be practising Christianity. . . be good to your neighbour and love your. . . You know.

• 1040

What would you say about a religious order who cut your hair and didn't allow you to speak your own language? I had these hurts for many years until, like I said, I discovered who I was. Now I take that into consideration when I work with people. As I said, I do a lot of work in the schools, and a lot of teachers don't know who their students are.

The schools created dysfunctional families. Then came the welfare system. That has really created dysfunctional families, where even our children were literally scooped up in the early 1960s—adopted and put in foster care. I know a lot of our people were adopted out of the country. Those people eventually come home, because I've met many of them who have come back.

I'll go back to our organization, the Aboriginal Women's Council. We have changed our name three times. I think basically it was due to our issues. Children at that time were being adopted, being foster-cared, and this was where we

[Traduction]

questions à l'étude aujourd'hui, et notamment les services correctionnels. Tout se fait sans nous consulter, un peu comme pour l'enseignement. Nous n'avons jamais eu notre mot à dire dans le système éducatif de nos enfant qui, tout comme moi, sont le produit de l'internat.

Si vous le saviez, vous comprendriez pourquoi bon nombre de nos établissements carcéraux sont remplis de femmes et d'hommes autochtones. Je tiens toujours compte de ces facteurs. Moi aussi, pendant un certain temps, je me suis posée des questions. À l'époque de l'internat, on ne faisait rien pour me donner un sentiment de fierté. Au contraire, on m'incitait à avoir honte de moi parce que j'étais Indienne. J'ai éprouvé ces sentiments pendant de nombreuses années, allant jusqu'à renier mes origines. Mais comment peut-on renier ses origines lorsqu'on a été rejeté par une société plus importante?

C'est alors que j'ai commencé à me découvrir. Qui suis-je? Vous seriez surpris de l'apprendre. Vous savez, j'aimerais qu'un grand nombre d'enfants se posent la même question dans le système scolaire actuel. Je parle à de nombreux enfants d'âge scolaire, autochtones ou non, peu m'importe, ce sont toujours des enfants. Rares sont ceux qui connaissent leurs origines. Rares sont eux qui savent d'où ils viennent, qui connaissent leur langue ou ce dont ils devraient être fiers. Dans notre culture au sein de la Première Nation, il nous était également interdit d'utiliser notre langue.

Je le répète, j'ai survécu à l'internat et j'en ai tiré une leçon. Je me suis demandée pourquoi les nôtres remplissaient les prisons et abandonnaient l'école. J'ai dû réfléchir à notre statut de peuple autochtone. J'ai découvert que les internats avaient créé des familles dysfonctionnelles. Lorsqu'on n'est pas là pour encadrer ses enfants, comment peut-on les conseiller? J'ai le regret de dire que nous n'avions aucun modèle dont être fiers et bon nombre de ces internats ont été mis sur pied par les églises. Je n'y ai rien appris. On était censé mettre en pratique les bons principes chrétiens. . . Soyez-bon avec votre voisin et aimez votre. . . Vous savez de quoi je parle.

Que dire d'un ordre religieux qui vous coupe les cheveux et vous interdit de parler votre propre langue? J'ai subi ces affronts pendant des années, jusqu'à ce que je découvre qui j'étais, comme je viens de le dire. J'en tiens compte désormais lorsque je travaille avec les gens. Je le répète, j'ai beaucoup travaillé dans les écoles et un grand nombre d'enseignants ne connaissent leurs étudiants.

Les écoles ont créé des familles dysfonctionnelles. Est arrivé ensuite le système d'aide sociale, ce qui a aggravé le dysfonctionnement des familles: on est même allé jusqu'à ramasser nos enfants au début des années 60, pour les confier à des familles adoptives. Je connais un grand nombre de gens de notre peuple qui ont été adoptés à l'étranger. Ces personnes finissent par retourner chez elles, car j'en ai rencontré beaucoup qui sont revenues.

Revenons-en à notre organisme, le Conseil des femmes autochtones. Nous avons changé trois fois de nom, sans doute pour mieux refléter les questions qui nous préoccupaient. À l'époque, les enfants étaient adoptés, confiés à des foyers

[Text]

decided to organize. Our children were not making it in the educational institutions. The women got together and decided, we're going to form our own organization and deal with our children. I think the whole foundation begins with the family.

We were celebrating our 20th year this year, and we've had a lot of experiences. Some were good; some weren't so good. We've seen a lot of good results from our volunteer work, and a lot of it being volunteer; we weren't paid. We'd go into the prisons. Over the last 10 to 14 years we have provided volunteer services to the prisons.

I have found that in our spiritual life what we have to offer to the inmates, in particular to the female inmates. . . We weren't recognized. My friend could tell you. The Salvation were in when they renovated Pine Grove. They built a chapel. She wasn't allowed in there with our sweetgrass. Things like that are so humiliating that you probably don't know.

There were some words I was picking up when my colleague was speaking. When we go into the Pine Grove Correction Centre we deal with women in the healing process, in the healing circles. This is where they discover for themselves who they are. Depending on how long they are there, this process can go on and on until they really feel good about it and they don't have all these negative feelings.

Those sort of programs are not recognized the same as AA. A lot of times it's mandatory to go to AA programs, anything that's already in the programming. I would like to recommend that those programs that are initiated by elders or by the inmates be included as recognized programs.

Another thing, when Chris was talking about words, about consulting. . . we also need interpreters. A lot of our people plead guilty just to get it over with. If we had interpreters in a court system, wherever, in the corrections also—there are many different groups. In Saskatchewan, there are five linguistic groups. A lot of the young people. . . Naturally, as I said, our language was taken away from us so we have not passed that on and it is gradually coming back.

• 1045

The Chairman: Thank you very much. Ms Lavallee, do you have something you wish to add?

Ms Lavallee: I sure do. First of all, I would like to comment on clause 3. It concerns the "Purpose of correctional system". This is Bill C-36, clause 3:

The purpose of the federal correctional system is to contribute to the maintenance of a just, peaceful and safe society

In a lot of instances in our provincial and federal correctional institutions this has not happened, because there has been no one there to see that our women and our men are being treated justly and fairly.

[Translation]

d'adoption et c'est ce qui nous a poussé à nous organiser. Nos enfants ne réussissaient pas à l'école. Les femmes se sont rassemblées et ont décidé de constituer leur propre organisme en vue de s'occuper de leurs enfants. La base de tout système, c'est la cellule familiale.

Nous fêtons notre 20^e anniversaire cette année et nous avons vécu toutes sortes d'expériences, certaines bonnes, d'autres moins bonnes. Le bénévolat a donné d'excellents résultats et nous avons mené bon nombre d'activités à titre bénévole, sans être rémunérées. Nous sommes allées dans les prisons. Depuis 10 à 14 ans, nous offrons des services bénévoles dans les prisons.

C'est sur le plan de la vie spirituelle que nous avons quelque chose à offrir aux détenus, et surtout aux femmes détenues. . . Nous n'avions aucun statut. Mon amie pourra vous le dire. L'Armée du salut est intervenue lors de la rénovation de Pine Grove. On a construit une chapelle, mais mon amie n'a pas été autorisée à y entrer avec du foin d'odeur. Vous n'avez pas idée à quel point ce genre de chose est humiliante.

J'ai relevé certains propos lorsque mon collègue avait la parole. Lorsque nous allons au Centre correctionnel de Pine Grove, nous aidons les femmes à se ressourcer, grâce aux centres de vie. C'est alors qu'elles découvrent elles-mêmes qui elles sont. Selon le temps qu'elles y passent, ce processus peut se prolonger jusqu'à qu'elles se sentent bien dans leur peau et n'éprouvent plus aucun sentiment négatif.

Ces programmes ne sont pas reconnus au même titre que les AA. Souvent, on est obligé de participer aux programmes des AA, ou à tout autre activité déjà prévue. Je voudrais recommander que les programmes mis sur pied par les aînés ou les détenus soient officiellement reconnus.

Par ailleurs, lorsque Chris parlait des définitions, de la consultation. . . Il nous faut aussi des interprètes. Bon nombre des nôtres plaident coupables uniquement pour en terminer au plus vite. Si nous avons des interprètes, tant aux tribunaux que dans les services correctionnels—il existe de nombreux groupes différents. En Saskatchewan, il y a cinq groupes linguistiques distincts. Bon nombre de jeunes. . . Bien entendu, je le répète, nous n'avons pas le droit de parler notre langue, de sorte que nous ne l'avons pas apprise à nos enfants, mais on recommence peu à peu à l'utiliser.

Le président: Merci beaucoup. Madame Lavallee, avez-vous quelque chose à ajouter?

Mme Lavallee: Bien sûr. Tout d'abord, je voudrais parler de l'article 3. Il s'agit du «But du système correctionnel». Voici le texte de l'article 3 du projet de loi C-36:

Le système correctionnel vise à contribuer au maintien d'une société juste, vivant en paix et en sécurité,

Ce n'est pas le cas, bien souvent, dans les institutions correctionnelles fédérales et provinciales, parce que personne n'est chargé de veiller à ce que les femmes et les hommes de notre collectivité soient traités de manière juste et équitable.

[Texte]

We presented you with a little brief this morning. Because we did not understand you can get one of these detailed submissions here in this nice little book, we did not present it as well as we would have liked to, but we did have the paragraph and those parts we were concerned about.

I didn't want to comment on the aboriginal section right away because there are other parts I am concerned about. One of these is clause 31, "Administrative Segregation". I am quoting from subclause 31.(1):

The purpose of administrative segregation is to keep an inmate from associating with the general inmate population.

Again here, there is no time limit in provincial or federal institutions for men or women, where the inmate is told when they are going to be released from segregation.

Right now, we have a woman at risk in the Prison for Women in Kingston, Ontario, who has been in what they call "B Range" for eight months. She is on the verge of breakdown psychologically. Because we've had so many suicides, in particular from Saskatchewan, of women who are in the Prison for Women in Kingston, I am really quite concerned about this woman. She wants to come home, but we do not have any federal institution in Saskatchewan right now outside of the men's federal institution.

They do have a regional treatment centre in Saskatoon where she could be held if she was granted the permission to leave Kingston and come back to Saskatchewan. I am very concerned about her well-being. Her name is Sandy Paquchon. There are only three women left in Kingston Penitentiary who are from Saskatchewan who are serving federal sentences.

She is considered a high risk prisoner. Therefore, she is not allowed any communication by any of her sisters within that institution. She is kept on that range 24 hours a day, except if there is enough staff she will be allowed half an hour out in the gymnasium. I don't think she has been outside for quite some time.

Mr. Blackburn: Is it because she is a danger to herself or...?

Ms Lavallee: She is perceived by her keepers, by the staff, as a danger to inmates and to the staff. But I'm positive about her mental well being. She's sick now—mentally—because she's had no contact with her other sisters. So she is mentally unstable. That has happened many times and that's why there have been so many suicides in Kingston.

• 1050

Mr. Blackburn: It seems like a very strange way of trying to heal somebody, doesn't it?

Ms Lavallee: Yes, it does and that's why I thought this was the perfect time to mention this part of the segregation. I don't think segregation should be used any more because it hasn't served any purpose except to make people mentally ill. They never get better from being segregated.

[Traduction]

Nous vous avons présenté un petit mémoire ce matin. Étant donné que nous ne savions pas que nous pouvions vous remettre un mémoire détaillé comme cette belle petite brochure, nous ne l'avons pas présenté aussi bien que nous l'aurions souhaité. Toutefois, nous avons mis l'accent sur les passages qui nous préoccupaient.

Je ne voulais pas parler tout de suite de la partie concernant les autochtones car d'autres dispositions du projet de loi me préoccupent. Il y a notamment l'article 31, «isolement préventif». Voici le texte du paragraphe 31(1):

L'isolement préventif a pour but d'empêcher un détenu d'entretenir des rapports avec l'ensemble des autres détenus.

Là encore, dans les prisons fédérales ou provinciales pour hommes ou femmes, aucun délai n'est prévu pour la fin de la période d'isolement préventif.

À l'heure actuelle, une femme est en danger à la prison pour femmes de Kingston, en Ontario, car elle est détenue depuis huit mois dans ce que l'on appelle la «rangée B». Elle est au bord de la dépression nerveuse. Étant donné le grand nombre de suicides parmi les détenues de la prison de Kingston, et surtout celles qui viennent de la Saskatchewan, je m'inquiète sérieusement au sujet de cette femme. Elle veut rentrer chez elle, mais il n'existe actuellement aucun établissement fédéral dans notre province, si ce n'est le pénitencier fédéral pour les hommes.

Il existe un centre de traitement régional à Saskatoon où elle pourrait être détenue si on l'autorisait à quitter Kingston et à revenir en Saskatchewan. Je m'inquiète beaucoup de sa santé. Elle s'appelle Sandy Paquchon. Il ne reste au pénitencier de Kingston que trois femmes originaires de la Saskatchewan qui purgent des peines dans une institution fédérale.

Elle est considérée comme une prisonnière à haut risque. C'est pourquoi aucune de ses consœurs détenues n'a le droit de lui parler. Elle reste isolée dans cette rangée pendant toute la journée, sauf si le personnel est suffisamment nombreux pour lui permettre de passer une demie-heure dans le gymnase. Je pense qu'elle n'a pas mis le nez dehors depuis un certain temps.

M. Blackburn: Est-ce parce qu'elle présente un danger pour elle-même ou...?

Mme Lavallee: Ses gardiens et le personnel du pénitencier considèrent qu'elle présente une menace pour eux et pour les autres détenus. Mais quant à sa santé mentale, je suis certaine de ce que j'avance. Elle est aujourd'hui mentalement malade parce qu'elle n'a eu aucun contact avec ses consœurs. Elle est donc mentalement instable. C'est arrivé souvent et c'est pourquoi il y a tant de suicides à Kingston.

M. Blackburn: C'est une méthode de traitement très étrange, n'est-ce pas?

Mme Lavallee: Absolument. C'est pourquoi le moment me semblait opportun de parler de l'isolement. Je crois qu'il faudrait mettre fin à la pratique de l'isolement qui n'a jamais eu d'autre résultat que de rendre les gens mentalement malades. Personne ne s'est jamais trouvé mieux après une période d'isolement.

[Text]

In Pine Grove in particular, which I am very familiar with, it is up to the staff, and if they don't like you then you can stay there for a very long time. There is no one to go in there and check up on how long these women are being held in segregation.

Clause 79 defines "correctional services" as "services or programs for offenders, including their care and custody". Because Pine Grove is a provincial institution, the programming there is very limited. Some women go into that institution 16 or 17 times and they always go through the same program—cooking, laundry, sewing, and upgrading to Grade 12.

I think that once they've gone through these things and their education has been brought up to the grade 12 level, they should be given another program, such as computer programming or something like that. This would be more useful than some of the programs being offered right now. They don't have any programming like that at Pine Grove right now. Kingston has more programs to offer because their women have longer sentences.

I want to speak to clause 83 in a general way. As Vicki mentioned, we go as aboriginal spiritual leaders, but until December we were not given the same status as the Salvation Army, the Elizabeth Fry Society, the Catholic Church or any other kind of religious organization. They built a new chapel in Pine Grove but we weren't allowed to use it because we burned sweetgrass. Even though they have known for 100 years that we burn sweetgrass, this was not considered when the chapel was built.

It was only in December that we had had enough of being treated so disrespectfully that we wrote a letter. Since then we have been given keys to the chapel and to an office where women can talk to us in confidence. So it's taken a long time for us to get the same status as the other religious people going into the institution. Although times are changing and the attitudes of the staff are changing too, it is not happening quite as fast as I would like it to. There are still staff who are very hostile toward aboriginal people.

My feeling is that if you don't like aboriginal people, then you shouldn't be teaching them or whatever. They have a hard enough time coping with being poor and being women without having to cope with a jailer who doesn't like them.

• 1055

In clause 84 we quite definitely need more aboriginal staff. There was a two-year program in Saskatchewan called the human justice program. When that program was finished, two or three went to Pine Grove institution to be part of the

[Translation]

Par exemple, je connais très bien la situation à Pine Grove, où c'est le personnel de la prison qui décide de mettre fin à l'isolement. Si votre tête ne leur revient pas, vous pouvez y rester pendant très longtemps. Personne ne va vérifier depuis combien de temps ces femmes sont au trou.

À l'article 79, on donne la définition suivante de l'expression «services correctionnels»: «services ou programmes—y compris la prise en charge—destinés aux délinquants». Comme la prison de Pine Grove est provinciale, les programmes y sont très limités. Certaines femmes y ont été incarcérées 16 ou 17 fois et ont toujours suivi les mêmes cours: cuisine, blanchissage, couture et cours de rattrapage jusqu'à la 12^e année.

Je trouve qu'une fois qu'elles ont suivi tous ces cours et que leur niveau d'instruction a atteint celui de la 12^e année, elles devraient pouvoir suivre un autre cours, par exemple programmation d'ordinateur ou quelque chose du genre. Ce serait plus utile que les programmes qui sont offerts actuellement. On offre rien dans ce genre actuellement à Pine Grove. À Kingston, on a davantage de programmes à offrir parce que les femmes y purgent des peines plus longues.

Je voudrais faire des observations générales sur l'article 83. Comme Vicki l'a mentionné, nous allons dans les prisons à titre de chefs spirituels autochtones, mais jusqu'en décembre dernier, on ne nous accordait pas le même statut qu'aux représentants de l'Armée du Salut, de la Société Elizabeth Fry, de L'Église catholique ou de tout autre organisation religieuse. On a construit une nouvelle chapelle à Pine Grove, mais on ne nous a pas permis de l'utiliser parce que nous faisons brûler du foin d'odeur. C'est connu depuis un siècle que nous faisons brûler du foin d'odeur durant nos cérémonie, mais on n'en a pas tenu compte quand on a construit la chapelle.

Ce n'est qu'en décembre que nous nous sommes décidés à écrire une lettre, écoeurés que nous étions d'être traités avec si peu d'égards. Depuis, on nous a remis les clés de la chapelle et aussi d'un bureau où les femmes peuvent se confier à nous à l'abri des oreilles indiscrettes. Il nous a donc fallu longtemps pour obtenir d'être traités sur le même pied que les autres religieux qui se rendent dans les pénitenciers. Même si les temps changent et que l'attitude des agents du service correctionnel évolue elle aussi, l'évolution n'est pas aussi rapide que je le voudrais. Il y en a encore dans les prisons des gens très hostiles envers les autochtones.

À mon avis, ceux qui n'aiment pas les autochtones ne devraient pas avoir à leur donner des cours ou quoi que ce soit. C'est déjà assez difficile pour une indienne d'être pauvre et d'être femme, sans qu'on lui demande par dessus le marché d'avoir affaire à un gardien de prison qui ne l'aime pas.

En ce qui concerne l'article 84, nous avons absolument besoin d'un plus grand nombre d'employés autochtones. Il y a eu en Saskatchewan un programme de deux ans intitulé Programme de justice humaine. Une fois ce programme

[Texte]

guard staff. Not one of them was granted even an interview. No one from that human justice program got into Pine Grove institution, but they were accepted in provincial men's jails and in the federal men's institutions.

There are very, very few resources that are available to aboriginal women in particular in Saskatchewan simply because of the funding. They have an interval house or a safe house. They have a CTR. But that's it. If you want to make a program for your conditional release then you only have two places to go. It's the CTR or an alcohol rehabilitation centre. There really is no place in these communities where aboriginal women are accepted or it's not an appropriate place for them to be.

Clause 85 deals with health care. Because of what happens to aboriginal women—in particular in the Prison for Women—they are such a long way from home and they never see their families. Mentally they dissociate themselves from their families in order to exist in that prison. They pretend they don't have a family outside of the prison system. Their whole family and their whole life is within the prison system. When it comes to their release date, they're expected to just come out of there and function as a normal human being. That's impossible.

They need to have more psychiatric people attending to them. Right now, in the Prison for Women there are only two. I don't think there are any in Pine Grove.

Two things really concern me. Lately, I visited Pine Grove. This woman had had a terrible toothache for three days. She was given a regular Tylenol in order to get rid of the pain. She stayed alone in her room for two days with nothing to help her with the pain.

Pregnant women were given Caesarean sections in a lot of instances where it wasn't necessary. Where they could have had natural childbirth they were given Caesarean sections. I don't think they even understood that. They were not told that they could have had natural childbirth. Instead they were given Caesarean sections.

Paragraph 88.(1)(b) states:

(b) An inmate has the right to refuse treatment or withdraw from treatment at any time.

With aboriginal women this is not so. If you go to Kingston's Prison for Women, you have to take a tranquillizer or something to calm you down. If you refuse, you are likely to end up in segregation.

Another point I would like to make is that a lot of the women do not apply for early releases, parole, or any of those kinds of programs. The simple reason is that it takes so long for them to be processed that a lot of the time they have served their full sentence.

[Traduction]

terminé, deux ou trois personnes qui avaient suivi les cours se sont adressées à l'établissement de Pine Grove pour devenir gardiens de prison. On a même refusé de les recevoir en entrevue. Aucun diplômé de ce programme de justice humaine n'a été accepté à l'établissement de Pine Grove, mais ils ont par contre été acceptés dans les prisons provinciales pour hommes et les pénitenciers fédéraux pour hommes.

Les ressources qui sont à la disposition des femmes autochtones sont très très maigres, surtout en Saskatchewan, simplement à cause du manque d'argent. Il y a une maison de transition ou un local de contact. Il y a également un centre communautaire, mais c'est à peu près tout. Si l'on veut établir un plan pour la libération conditionnelle d'une détenue, celle-ci n'a que deux endroits où aller, le centre communautaire en question ou encore le centre de rééducation pour alcooliques. En fait, il n'y a nulle part dans ces collectivités où les femmes autochtones sont acceptées et peuvent vivre dans un milieu convenable.

L'article 85 traite des services de santé. Étant donné ce qui arrive aux femmes autochtones, en particulier à la prison des femmes, elles se retrouvent très éloignées de leur foyer et ne voient jamais leur famille. Elles se dissocient elles-mêmes mentalement de leur famille afin de survivre dans cette prison. Elles prétendent qu'elles n'ont pas de famille à l'extérieur de la prison. Le régime carcéral est leur seule famille, c'est toute leur vie. Au moment de leur élargissement, on s'attend à ce qu'elles fonctionnent comme des êtres humains normaux. C'est impossible.

Elles ont besoin d'un plus grand nombre de psychiatres pour les soigner. À l'heure actuelle, il n'y en a que deux à la prison des femmes. Je pense qu'il n'y en a aucun à Pine Grove.

Il y a deux choses qui m'inquiètent. Dernièrement, j'ai visité la prison de Pine Grove. J'ai vu une femme qui souffrait d'une terrible rage de dents depuis trois jours. On lui avait donné des comprimés de Tylenol pour chasser la douleur. Elle est restée toute seule dans sa chambre pendant deux jours sans personne pour l'aider.

Beaucoup de femmes enceintes subissent inutilement une césarienne. Elles pourraient accoucher naturellement, mais on leur fait une césarienne. Je pense qu'elles ne le comprennent même pas. On ne leur dit pas qu'elles auraient pu accoucher naturellement. On leur fait d'office une césarienne.

Au paragraphe 88.(1), on lit ceci:

...l'administration de tout traitement est subordonné au consentement libre et éclairé du détenu, lequel peut refuser de le suivre ou de le poursuivre.

Cela ne s'applique pas aux femmes autochtones. Il faut administrer un calmant aux femmes qui arrivent à la prison des femmes de Kingston. Si elles refusent, elles se retrouvent au trou.

Par ailleurs, je voudrais signaler que beaucoup de femmes ne demandent pas des libérations anticipées, des libérations conditionnelles, ni de suivre l'un ou l'autre des programmes offerts. La raison en est bien simple: le traitement de la demande prend tellement de temps que, bien souvent, elles ont purgé leur peine avant qu'on leur donne satisfaction.

[Text]

[Translation]

• 1100

Because our institutions are filled with aboriginal men and women, I know we have a long way to go to become healthy again and I know our families have broken down over the years. With this clause, which sounds good, I am hoping that some of these aspects in Bill C-36 will result in some of the situations happening within our institutions across Canada being looked at seriously, and not only in Pine Grove or at P4W—Prison for Women—in Kingston.

That's all I have to say at this time. Perhaps I'll have another comment later on.

The Chairman: Thank you very much, Ms Lavalée. I'm sure you will. There may be a few questions that someone wishes to ask you. Thank you all for your presentations.

Mr. Lafontaine, did you wish to show your slides before we question the witnesses?

Mr. Lafontaine: No, I would like to do so five or ten minutes before the end of the presentation.

The Chairman: I'm sorry for the interruption, Mr. Wappel. I thought there might be some questions based on the slides.

Mr. Wappel (Scarborough West): There may be, but my comments are extremely brief.

Thank you, ladies and gentlemen, for your presentation today. First of all, in respect of the submission by the Aboriginal Women's Council of Saskatchewan, I was intrigued by the comments made under the heading "Sentencing". We are not dealing with sentencing now because we are unfortunately—or perhaps fortunately, depending on your position—dealing with this bill. But we're going to be dealing with sentencing at some point. So I would ask you to be prepared for the fact that the committee is going to be dealing with sentencing at some point.

You make the statement that aboriginal women are given longer sentences for the same crimes than non-aboriginal women. That is a very sweeping statement and I would appreciate if you could give us some case histories. I noticed you mentioned some cases, but you're comparing women and men. I would like you to compare women and women, with the same crimes, and demonstrate to us that there is some prejudice against aboriginal women in the sentencing process who are charged with the same crimes.

I don't expect you to do so now, but I am asking you to start the research so that when we do deal with sentencing you can demonstrate that assertion to us with hard evidence rather than a sweeping statement.

I would like to address Mr. Lafontaine for a moment. I am very interested in history and always have been, and you began your presentation with history. I want you to understand that I'm asking this next question out of

Comme nos établissements sont remplis à craquer d'hommes et de femmes autochtones, je sais qu'il faudra beaucoup d'efforts avant que nous recouvrions la santé et je sais aussi que nos familles en ont pris un dur coup au fil des ans. Cet article a l'air bien et j'espère que l'adoption du projet de loi C-36 aura pour résultat que l'on se penchera sérieusement sur les problèmes qui sévissent dans les établissements pénitentiaires dans tout le Canada, pas seulement à Pine Grove ou à la prison pour femmes de Kingston.

C'est tout ce que j'ai à dire pour le moment. J'aurai peut-être quelque chose à ajouter plus tard.

Le président: Je vous remercie beaucoup, madame Lavalée. Je suis certain que vous aurez à nouveau l'occasion de vous exprimer. On aura peut-être quelques questions à vous poser. Merci à tous pour vos présentations.

Monsieur Lafontaine, souhaitez-vous montrer vos diapositives avant que nous n'interroignons les témoins?

M. Lafontaine: Je voudrais le faire cinq ou 10 minutes avant la fin de la réunion.

Le président: Je m'excuse de vous avoir interrompu, monsieur Wappel. J'ai pensé que l'on aurait peut-être des questions à poser au sujet des diapositives.

M. Wappel (Scarborough-Ouest): Peut-être, mais je serai très bref.

Merci, mesdames et messieurs, de votre présentation d'aujourd'hui. Premièrement, au sujet du mémoire du Conseil des femmes autochtones de Saskatchewan, les observations que l'on retrouve à la rubrique «détermination de la peine» me laissent perplexe. Nous ne discutons pas de la détermination de la peine, puisque nous étudions malheureusement—ou heureusement, selon le point de vue—ce projet de loi-ci. Mais un jour ou l'autre, nous discuterons de la détermination de la peine. Je vous demande donc de vous préparer à cette éventualité.

Vous dites que les femmes autochtones reçoivent des peines plus longues que les femmes non autochtones pour les mêmes délits. C'est une affirmation assez radicale et j'aimerais bien que vous nous en donniez des exemples. J'ai remarqué que vous avez bien mentionné certains cas, mais vous comparez des hommes et des femmes. Je voudrais que vous compariez uniquement des femmes ayant commis les mêmes délits et que vous nous fassiez la preuve qu'il y a un parti pris défavorable envers les femmes autochtones dans le processus de la détermination de la peine.

Je ne m'attends pas à ce que vous le fassiez maintenant, mais je vous demande de faire les recherches nécessaires afin que, lorsque nous en serons à la détermination de la peine, vous puissiez étayer cette affirmation devant nous sur des faits concluants, au lieu de vous contenter d'une affirmation générale.

Je m'adresse maintenant à M. Lafontaine. Je me suis toujours beaucoup intéressé à l'histoire; or, au début de votre exposé, vous avez fait un rappel historique. Je vous demande de bien comprendre que la question que je vais vous poser

[Texte]

ignorance. The matter concerns me because Ms Wilson, for example, looked around and asked if we are the people who are deciding the laws for the people, and the answer is yes, in a way. So in making whatever small contribution I make, I want to ensure that it's the right contribution. So please excuse me when I ask the following question concerning the history of the Métis.

As I understand it, the Indians were here before the Europeans and the Inuit were here before the Europeans, but the Métis were not. The Métis are only here because of the union of the European people and those people who were here at that time. If that statement is not correct, I would like to know it, but if it is then I would like to know how you consider yourselves to be indigenous people in the same way as the Indians and the Inuit do.

Secondly, is there a specific language for the Métis?

• 1105

You mentioned the problem with communities. If we have Métis prisoners who are to be released to the aboriginal community, are there Métis communities they could be released to and, if so, where are they? Those are all my questions.

Mr. Lafontaine: Let me try to answer the first question. Your understanding of Métis seems to presuppose that all people considered Métis are of mixed Indian-white ancestry, and I just want to—

Mr. Wappel: I presuppose nothing. I'm asking you to educate me.

Mr. Lafontaine: This is my way of answering the question the best way I can. Part of the difficulty you have also describes most of the Indian population. All you have to do is look around you and you will find that there seems to be an inequity between what is considered Indian and what is considered Métis. The point I'm trying to make is that Canada's founding peoples are considered to be the English and the French. Quite a few years prior to the English and the French, there were people here. There were Métis, there were Indians and there were Inuit. We are not even considered part of the founding nations. There is no equitable treatment even between aboriginal groups. There are a number of myths that there is some sort of equity between the groups. I'd just like to tell you there is—

Mr. Wappel: Mr. Lafontaine, excuse me, you said that before the Europeans, there were Métis.

Mr. Lafontaine: Before there were English.

Mr. Wappel: No, no. Before there were Europeans of any sort, before the Old World came to the new, were there Métis?

Mr. Lafontaine: There were mixed people from a lot of other countries besides English and French.

[Traduction]

visé simplement à m'éclairer sur un sujet que je ne connais pas. Cette affaire m'intéresse parce que M^{me} Wilson, par exemple, a regardé autour d'elle et demandé si c'est nous qui faisons les lois pour la population et la réponse était oui, d'une certaine façon. Donc, avant d'apporter ma modeste contribution à cet effort, je tiens à vérifier que je pars des bonnes prémisses. Je vous demande donc d'être indulgent et de bien vouloir répondre à la question suivante portant sur l'histoire des Métis.

Si je comprends bien, les Indiens étaient ici avant les Européens, ainsi d'ailleurs que les Inuits, mais ce n'est pas le cas des Métis. Les Métis sont issus de l'union entre des gens venus d'Europe et les gens qui vivaient ici à cette époque. Si je fais erreur, je voudrais bien qu'on me reprenne, mais si j'ai raison, alors je voudrais savoir comment vous pouvez vous considérer comme des aborigènes à l'égal des Indiens et des Inuits.

Deuxièmement, y-a-t-il une langue spécifique aux Métis?

Vous avez parlé du problème avec les collectivités. Si des prisonniers métis doivent être libérés dans une collectivité autochtone, y a-t-il des collectivités métis dans lesquelles ces gens-là pourraient être libérés et, s'il y en a, où se trouvent-elles? Voilà mes questions.

M. Lafontaine: Je vais essayer de répondre à la première question. Vous semblez poser comme hypothèse que tous les gens que l'on considère comme des Métis sont d'ascendance mixte, issus de Blancs et d'Indiens, et je veux seulement...

M. Wappel: Je n'ai pas posé d'hypothèse, je vous demande seulement de me renseigner.

M. Lafontaine: Je vais tenter de répondre de mon mieux à la question. Ce qui vous semble poser un problème s'applique également à la plus grande partie de la population indienne. Vous n'avez qu'à regarder autour de vous et vous verrez qu'il semble exister une certaine iniquité entre ceux que l'on considère Indiens et ceux que l'on considère comme des Métis. Ce que je veux dire, c'est que l'on considère les Anglais et les Français comme les peuples fondateurs du Canada. Bien des années avant l'arrivée des Anglais et des Français, il y avait des gens ici. Il y avait des Métis, il y avait des Indiens et il y avait des Inuits. Nous ne sommes même pas considérés comme faisant partie des peuples fondateurs. Les groupes autochtones eux-mêmes ne sont pas traités sur le même pied. Il y a un certain nombre de mythes qui circulent quant à un semblant d'équité entre les groupes. Je voudrais seulement vous dire qu'il y a...

M. Wappel: Monsieur Lafontaine, excusez-moi, mais vous avez dit qu'avant les Européens, il y avait des Métis.

M. Lafontaine: Avant les Anglais.

M. Wappel: Non. Avant l'arrivée des Européens, avant que les habitants de l'Ancien monde ne viennent s'installer au Nouveau monde, y avait-il des Métis?

M. Lafontaine: Il y avait des gens d'ascendance mixte, issus de bien d'autres groupes ethniques outre les Anglais et les Français.

[Text]

Mr. Wappel: I said Old World—Portuguese, Spanish, it doesn't matter. Before the arrival of the Old World to the new, were there Métis?

Mr. Lafontaine: No, I'm not suggesting there were. I'm suggesting that before the arrival or during or whatever you want to have... When the first Englishman stepped on this land, it didn't all of a sudden become England. It didn't become France.

Mr. Wappel: I'm not suggesting that. I'm trying to figure out in my own mind the place of the Métis in the term "aboriginal". I note that clause 79 includes it, and I note that you're happy with that. I'm trying to figure out the place of the Métis between Indian and Inuit, quite apart from all the other peoples from all over the world that have come to Canada ever since it was "discovered". I'm concerned about that because I took it from your evidence that it's a positive step that Métis is included in the definition of aboriginal in clause 79, and that the things clauses 79 through 84 are trying to achieve will also include the Métis. I took that as being your evidence.

Mr. Lafontaine: Yes. Maybe we're talking about two different things here, but one of the concerns we have is that though we're recognized in the Constitution as Métis, some of the people defined as Métis consider themselves Indians. Some people defined as Métis consider themselves Inuit. Some people defined as Métis consider themselves non-status. Some people defined as Métis consider themselves Métis. That's the difficulty with the definition around what people perceive as Métis.

Mr. Wappel: What's your definition of Métis?

Mr. Lafontaine: The official definition, and this is something I could send you, if you'd like—

Mr. Wappel: Please.

Mr. Lafontaine: —is growing and developing right now. I grew up as what was called a half-breed. That's where my definition of Métis would come from. I have parents who are Indian and parents who... the majority were Irish. Lafontaine is just by accident. There was a priest who couldn't say my great-great-grandfather's Indian name so he decided to forget it. I actually have the document where he crossed out his Indian name and put down Lafontaine.

• 1110

Mr. Wappel: Is that a generally accepted definition of Métis or is that the—

Mr. Lafontaine: That's where I come from. This is mine. That's part of the difficulty we're faced with across the country. Just like there is not one Indian... there are at least five Indian nations in our province alone. Across the country there are 80 or 90 nations. People who think that there's an Indian nation, an Indian culture, need to re-think that because those are myths. There are a number of nations and there are a number of cultures.

[Translation]

M. Wappel: J'ai parlé de l'Ancien monde; qu'il soient Portugais, Espagnols, peu importe. Avant l'arrivée au Nouveau monde de personnes venues de l'Ancien monde, y avait-il des Métis?

M. Lafontaine: Non, ce n'est pas ce que je dis. Je dis qu'avant l'arrivée ou pendant ou peu importe... Quand le premier Anglais a mis le pied sur cette terre, elle ne s'est pas subitement transformée pour devenir un coin de l'Angleterre ou de la France.

M. Wappel: Ce n'est pas ce que je dis. J'essaie de comprendre quelle est la place des Métis dans l'ensemble des peuples désignés par le terme «autochtone». Je remarque que le mot Métis figure à l'article 79 et que vous vous en réjouissez. J'essaie de comprendre quelle est la place des Métis entre les Indiens et les Inuits sans référence à tous les autres peuples du monde entier qui sont venus au Canada depuis sa «découverte». Cela me préoccupe parce que, si j'ai bien compris, d'après vous, c'est un aspect positif que les Métis soient inclus dans la définition des autochtones que l'on retrouve à l'article 79 et que tout ce qui prévu aux articles 79 à 84 s'appliquera également aux Métis. C'est ce que j'ai compris de votre témoignage.

M. Lafontaine: Oui. Nous parlons peut-être de deux choses différentes, mais l'une de nos préoccupations tient au fait que même si nous sommes reconnus dans la Constitution comme Métis, certains Métis se considèrent eux-mêmes comme des Indiens. D'autres se considèrent plutôt comme des Inuits. D'autres encore se décrivent comme des Indiens non inscrits. Il y a aussi des Métis qui se considèrent comme tels. Voilà la difficulté quant à la définition et quant à la perception que les gens ont des Métis.

M. Wappel: Quelle est votre définition du terme Métis?

M. Lafontaine: La définition officielle, dont je pourrais vous faire parvenir copie si vous le souhaitez... .

M. Wappel: Je vous en saurais gré.

M. Lafontaine: ...cette définition est fluctuante et connaît actuellement une évolution accélérée. Quand j'ai grandi, je faisais partie de ceux que l'on appelait alors en Anglais les «half-breed». C'est de là que je tire ma définition du terme Métis. J'ai des ancêtres qui étaient Indiens et d'autres qui étaient... La majorité d'entre eux étaient Irlandais. C'est par accident que j'ai hérité du nom Lafontaine. C'est un prêtre qui n'arrivait pas à prononcer le nom indien de mon arrière-arrière-grand-père. Il a donc décidé de laisser tomber et j'ai d'ailleurs le document où il a rayé de sa main le nom indien pour le remplacer par Lafontaine.

M. Wappel: Cette définition de Métis est-elle généralement acceptée, ou bien... .

M. Lafontaine: C'est mon histoire. Cela fait partie de moi. Cela fait partie des difficultés que nous éprouvons dans tout le Canada. Tout comme il n'existe pas qu'une seule nation indienne... En fait, il y a au moins cinq nations indiennes dans ma seule province. Il y en a peut-être 80 ou 90 dans l'ensemble du pays. Ceux qui s'imaginent qu'il y a une nation indienne, une culture indienne, doivent se détromper car c'est un mythe. Il y a beaucoup de nations et de culture différentes.

[Texte]

Mr. Wappel: I accept that, but if you have difficulty and if people across Canada have difficulty defining Indian nations and defining Métis, what must it be like for me?

Mr. Lafontaine: We have a solution to that problem, one that has been tabled with the federal government for a number of years. Just do an enumeration.

Mr. Wappel: And have people declare what they are.

Mr. Lafontaine: Yes, because...I'm not sure what your background is but you can claim to be whatever you want. You have that right, yet—

Mr. Wappel: I claim to be Canadian and nothing else.

Mr. Lafontaine: With respect to your second question about communities, particularly in the west, that consider themselves to be Métis... In Alberta, for example, you have a number of colonies because of the Métis Betterment Act. There are colonies and communities that we can identify for you.

Mr. Wappel: I don't need them identified. If they're there then they would be available—under clause 84, for example—to accept paroled Métis into the community to help them heal.

Mr. Lafontaine: In some cases, but the point I was trying to make in my presentation was that everybody thinks there's an infrastructure. For example, they think aboriginal women have an infrastructure to provide service, but there's no infrastructure except that in the Indian community, where there are bands that receive funding through Indian Affairs. There are district or tribal councils that receive funding, but in Métis organizations, aboriginal women and other organizations out there representing constituencies, there is not that infrastructure.

This becomes a particular concern when you're looking at delivery of service. For example, we have delivered the elders program, the liaison program, for Correctional Service Canada. But where we didn't have another administration to depend on, we had to charge our costs to the service. When you look at the way the service makes decisions at the best buy, often they need to take in other factors. That is my point.

I hope that answers your three questions.

Mr. Wappel: Yes, it does. Thank you.

Mr. Blackburn: My question is for Ms Wilson and Ms Lavallee.

Based on your years of experience in working with native women who are incarcerated, do you believe that incarcerating them has done them any good? Has the incarceration itself, by having them behind bars, done the communities any good, or does the actual healing and rehabilitation begin after they are released?

[Traduction]

M. Wappel: Je l'accepte, mais si vous-même et tout le monde au Canada trouvez difficile de définir les nations indiennes et de définir les Métis, que dire de moi-même?

M. Lafontaine: Nous avons une solution à ce problème, solution que nous proposons d'ailleurs au gouvernement fédéral depuis des années. Il suffit de faire un recensement.

M. Wappel: Et les gens devront déclarer ce qu'ils sont.

M. Lafontaine: Oui, parce que...je ne connais pas vos origines, mais vous pouvez prétendre être ce que vous voulez. Vous avez ce droit, pourtant... .

M. Wappel: Je prétends être Canadien et rien d'autre.

M. Lafontaine: Quant à votre deuxième question au sujet des collectivités, surtout dans l'Ouest, qui se considèrent comme Métis... En Alberta, par exemple, il y a un certain nombre de colonies grâce à la Métis Betterment Act de l'Alberta. Il y a des colonies et des collectivités dont nous pourrions vous dresser une liste.

M. Wappel: Je n'en n'ai pas besoin. Si ces collectivités existent, elles doivent être prêtes, aux termes de l'article 84, à accueillir des Métis pour les aider à se réadapter.

M. Lafontaine: Dans certains cas, mais ce que j'essayais de faire comprendre dans mon exposé, c'est que tout le monde semble croire qu'il existe une infrastructure. On s'imagine par exemple que les femmes autochtones ont une infrastructure permettant d'offrir des services, mais il n'existe rien de tel, sauf dans la communauté indienne, dont les bandes sont financées par le ministère des Affaires indiennes. Il y a des Conseils tribaux et des Conseils de districts qui reçoivent des fonds, mais dans les organisations métis, celles qui représentent les femmes autochtones et d'autres organisations qui représentent une clientèle précise, il n'y a pas d'infrastructure de ce genre.

Cela pose un problème au niveau de la prestation des services. Par exemple, nous avons assuré, au nom des services correctionnels du Canada, l'application du programme des aînés, du programme de liaison. Mais là où nous n'avions pas d'autre administration sur laquelle nous pouvions compter, nous avons dû imputer nos coûts au service. Quand on considère que le service prend des décisions en tenant compte du facteur avantages-coûts, il faut souvent prendre d'autres facteurs en considération. Voilà ce que je dis.

J'espère que cela répond à vos trois questions.

M. Wappel: Oui, je vous remercie.

M. Blackburn: Ma question s'adresse à M^{me} Wilson et M^{me} Lavallee.

En vous fondant sur vos années d'expérience auprès des femmes autochtones incarcérées, croyez-vous que leur incarcération leur a fait du bien? L'incarcération elle-même, le fait de les confiner derrière les barreaux, a-t-elle fait du bien aux collectivités en cause, ou bien la réadaptation et la réinsertion sociale ne commencent-elles pas après leur libération?

[Text]

Ms Wilson: No, being incarcerated doesn't do them any good, but as I said earlier, we came from dysfunctional families so we have no decision-making power anywhere. We had our own judicial system and our own way of policing. . . depending on what crime or whatever it was. We find that it doesn't help the female inmate, but we are not in contact with her until she's in there. We work from there.

A lot of times there are no support services once she gets out. It should be there. We've been telling the tribal councils to keep up that healing process so that we can send them to a healthy environment instead of that. It's not there. I don't think we're the only ones who should be working on that. I think it comes from the home base. We should be sending them back to a healthy environment.

• 1115

Mr. Blackburn: If you had more resources in your communities, could you do a better job at healing and rehabilitating these women than you're now doing, trying to work with them inside the prisons, with the the resources you have inside?

Ms Wilson: Definitely.

Mr. Blackburn: Do you keep any figures or statistics on recidivism or of recommitting crimes with respect to female natives who are released or who come to expiry at warrant?

Ms Wilson: Not really, unless we get to know the inmates. We try to keep track of them. We build that support system between ourselves—

Mr. Blackburn: I'm sorry, I don't want to cut you off, but with those you do treat and help after they're released, is it your impression that a high percentage of them do or do not recommit crimes?

Ms Wilson: Yes, a lot of them do.

Mr. Blackburn: They do recommit.

Ms Wilson: Yes, and after taking into consideration. . . For instance, in Saskatchewan we get them from all over, from the north, the south. There is a difference. There's a different lifestyle. Their language is another aspect there.

Mr. Blackburn: What do you find are the most difficult aspects of life outside the prisons that these native women face after they're released? What are the most difficult challenges or problems they have?

Ms Wilson: Well, I could tell you many stories. One of them is that there are no support services. When a woman is picked up because of. . . A lot of those crimes are because of poverty.

Mr. Blackburn: So they steal, they break and enter.

Ms Wilson: Yes, because a lot of them are single moms.

[Translation]

Mme Wilson: Non, l'incarcération ne leur a fait aucun bien. Mais comme je l'ai dit tout à l'heure, nous sommes issus de familles dysfonctionnelles, de sorte que nous n'avons absolument aucun pouvoir de décision. Nous avons notre propre système judiciaire et nos propres méthodes pour faire respecter la loi, selon la nature du crime ou du délit. Nous avons constaté que l'incarcération n'aide nullement les femmes, mais nous ne sommes pas en contact avec elles avant qu'elles n'aboutissent en prison. Nous les prenons en main à partir de là.

Bien souvent, il n'y a aucun service de soutien sur lequel une femme peut compter à sa libération. Ces services devraient exister. Nous n'avons cessé de dire aux conseils tribaux d'y voir, afin que nous puissions diriger ces femmes vers un milieu sain à leur libération. À l'heure actuelle, il n'existe rien de tel. Je ne crois pas que devrions être les seuls à y travailler. Il faut que cela vienne de la base. Nous devons pouvoir les renvoyer dans un milieu propice à leur épanouissement.

M. Blackburn: Si vous aviez davantage de ressources dans vos collectivités, pourriez-vous faire du meilleur travail quant à la réadaptation de ces femmes, par rapport à ce que vous faites maintenant en essayant de travailler avec elles à l'intérieur des prisons, avec les ressources dont vous disposez dans le cadre pénitentiaire?

Mme Wilson: Absolument.

M. Blackburn: Avez-vous des chiffres sur le taux de récidive des femmes autochtones qui sont libérées conditionnellement ou à l'expiration de leur peine?

Mme Wilson: Pas vraiment, à moins de connaître les détenues. Nous essayons de nous tenir au courant de ce qu'elles deviennent. C'est entre nous que nous bâtissons ce système d'aide. . .

M. Blackburn: Je m'excuse de vous interrompre, mais parmi celles que vous aidez après leur libération, avez-vous l'impression qu'une forte proportion d'entre elles récidive?

Mme Wilson: Oui, beaucoup d'entre elles le font.

M. Blackburn: Elles récidivent.

Mme Wilson: Oui, et après avoir pris en considération. . . Par exemple, en Saskatchewan, elles nous arrivent de partout, du Nord et du Sud. Il y a une différence. Leur mode de vie est différent. Leur langue est différente.

M. Blackburn: Quels sont, d'après vous, les aspects les plus difficiles de la vie à l'extérieur des prisons qui attend ces femmes autochtones à leur libération? Quels sont les plus grands défis, les plus graves problèmes qu'elles doivent surmonter? *

Mme Wilson: Eh bien, je pourrais vous raconter bien des histoires. Pour commencer, il n'y a pas de service de soutien. Quand une femme se fait ramasser à cause de. . . Beaucoup de ces délits sont dus à la pauvreté.

M. Blackburn: Donc, elles volent, elles commettent des effractions.

Mme Wilson: Oui, parce que beaucoup d'entre elles sont des mères célibataires.

[Texte]

Mr. Blackburn: They snatch and grab.

Ms Wilson: When they're picked up, naturally their kids get picked up. In a lot of cases, the man just walked away.

Mr. Blackburn: You mentioned a woman, a female inmate at the Kingston Penitentiary for women, who's been in the hole for eight months. You mentioned her last name. Do you know how to spell it?

Ms Wilson: Her name is Sandy Paquchon. She hasn't been in the hole; she's been in a special handling unit called Range B.

May I comment about our elders program in Frontenel? I'm finding that they have Elizabeth Fry and other programs that are compulsory in these institutions. If the inmate doesn't go to that program, say, AA, then they are considered in conflict with the institution, whereas with the elder program, they're given a choice of whether or not to go.

If our program was made compulsory we then would be able to talk to them, because they don't know who they are. They don't understand what's happening to them. I believe if we got a chance to talk to all of them, then we would have more success in going into the institution.

With my own personal visits, yes, there have been women who have been helped. There have been women who have come back. But their stays have not been as long and their crimes have not been as... They would get sentence upon sentence. What is that?

Mr. Blackburn: Recidivism.

Ms Wilson: Yes. They would have to go back to court again and then spend so many months, and then go back to court again because they had committed offences. I'm finding that this is not happening as much any more for the women who are coming to the elders program. They understand and they don't want to be leading that sort of life any more.

• 1120

Mr. Blackburn: From what I have read, and it is very little, for most of the women who are incarcerated in federal pens, as a result of having committed a violent crime, it is usually a crime against a mate, based on the fact the woman has been beaten or abused physically, sexually, and so on, usually over a fairly lengthy period of time. Is my reading of the information fairly accurate?

Ms Lavallee: Yes. The women I have been visiting who have federal sentences, that is the cause, that is what is happening.

Mr. Blackburn: Presumably when they are released, these women do not recommit that kind of crime, do they?

Ms Lavallee: No.

Mr. Blackburn: They may steal something.

Ms Lavallee: They commit petty crimes, maybe two or three more times. Most of the time they make up their mind that they have had enough of this.

[Traduction]

M. Blackburn: Elles font du vol à l'étalage ou à la tire.

Mme Wilson: Quand elles se font ramasser, naturellement, leurs enfants sont pris en charge également. Bien souvent, le père n'est plus à la maison, il est disparu dans la brume.

M. Blackburn: Vous avez parlé d'une femme détenue à la prison pour femmes de Kingston qui était au trou depuis huit mois. Vous avez dit son nom de famille. Voulez-vous me l'épeler?

Mme Wilson: Elle s'appelle Sandy Paquchon. Elle n'a pas été au trou, mais plutôt dans une unité spéciale de détention appelée la rangée B.

Pourrais-je faire des observations sur notre programme des aînés à Frontenel? Je constate que dans ces établissements, divers programmes sont obligatoires dont celui de la Société Elizabeth Fry. Le détenu qui ne s'inscrit pas au programme offert, disons celui des Alcooliques anonymes, est considéré en conflit avec l'établissement tandis que dans le cadre du programme des aînés, les détenus ont le choix de s'inscrire ou non.

Si notre programme était rendu obligatoire, alors nous serions en mesure de leur parler car elles ne savent pas qui elles sont. Elles ne comprennent pas ce qui leur arrive. Je crois que si nous avions la chance de leur parler à toutes, alors nous aurions davantage de succès à l'intérieur des établissements.

Je sais en tout cas que des femmes ont trouvé utiles mes visites personnelles. Il y en a qui sont revenues. Mais leur séjour n'a pas été aussi long, leur crime n'était aussi grave. Elles étaient condamnées à répétition. Comment appelle-t-on cela?

M. Blackburn: La récidive.

Mme Wilson: Oui. Ces femmes se retrouvaient à nouveau devant un tribunal qui les condamnait à passer tant de mois en prison, après quoi elles se retrouvaient de nouveau devant le tribunal pour un autre délit. Je constate que cela n'arrive plus aussi souvent aux femmes qui participent au programme des aînés. Elles comprennent ce qui leur arrive et elles veulent changer de vie.

M. Blackburn: D'après ce que j'ai lu, et je signale que j'ai très peu lu sur le sujet, la plupart des femmes qui sont incarcérées dans des pénitenciers fédéraux le sont après avoir commis un crime avec violence, habituellement contre leur conjoint, après avoir été battues et avoir subi des sévices physiques et sexuels, habituellement pendant une période assez longue. Cette description de la situation est-elle assez exacte?

Mme Lavallee: Oui. C'est en tout cas ce qui arrive aux femmes à qui je rends visite dans les pénitenciers fédéraux.

M. Blackburn: On peut supposer qu'à leur libération ces femmes ne commettent pas de nouveau le même genre de délit, n'est ce pas?

Mme Lavallee: Non.

M. Blackburn: Elles peuvent voler quelque chose.

Mme Lavallee: Elles commettent encore deux ou trois délits mineurs. La plupart du temps, elles décident une fois pour toutes qu'elles en ont assez de cette vie.

[Text]

The women who are in these institutions are young women. They are between 19 and maybe 30 years old. Maybe they have spent 12, 15 years on the street. By the time they are 30 years old, they want a change; they do not want to live like that any more. A lot of times they do not have any place to go or any place to stay where they are not going to be in an alcoholic environment.

Mr. Blackburn: I have one more question for Mr. Lafontaine. It relates to Mr. Wappel's line of questioning.

Mr. Lafontaine: If I could first comment on your first two questions. I work with the Gabriel Dumont Institute, and a part of that is a community training residence. We statistically track women who go through our residence, and the positive impact of the work of elders with the women is significant.

Second, we are finding that abuse is prevalent among the... We are looking at profiles and putting together some research to actually identify the numbers. Part of the difficulty we have as an aboriginal community is in many cases we do not have the mechanisms in place to identify statistically how many people are here or there. But neither does the service. The service does not keep these types of documents or statistics. We are in the process of putting these activities together. We will be able to provide these statistics to your committee and anybody else who wants them.

We have a contract with the provincial government, but we also have a relationship... The provincial government has a relationship with the federal government where federal inmates are allowed in our centre.

Mr. Blackburn: Could you send that information to the committee?

Mr. Lafontaine: We are in the process of doing this. I am not sure how long this committee sits.

Mr. Blackburn: We will be going for a few months, I would think.

The Chairman: Until Easter, on this bill.

Mr. Blackburn: We won't be finished with this for a while, regardless of what the chairman might wish.

Mr. Lafontaine: We will provide the information.

The Chairman: We will be finished with hearings by Easter.

Mr. Blackburn: I am having trouble defining what a Métis community is with relation to this bill when it says that parolees may be released into the community. I know what a reserve is, and I know what a municipality is. I am not certain I understand what a Métis community is.

Mr. Lafontaine: Maybe the best way to do this, with the chairman's permission, is to go to my presentation with the slides.

The Chairman: There are a couple of other questions before that, Mr. Lafontaine. Did you have a further question you wished to ask, Mr. Blackburn?

[Translation]

Les femmes qui sont incarcérées dans ces établissements sont jeunes. Elles ont entre 19 et 30 ans tout au plus. Elles ont parfois passé 12 ou 15 ans dans la rue. Arrivées à la trentaine, elles veulent changer de cap; elles ne veulent plus vivre cette vie. Beaucoup n'ont nulle part où aller pour échapper à leur milieu marqué par l'alcoolisme.

M. Blackburn: J'ai une dernière question qui s'adresse à M. Lafontaine et qui fait suite aux questions de M. Wappel.

M. Lafontaine: Je voudrais d'abord commenter vos deux premières questions. Je travaille à l'Institut Gabriel Dumont, qui exploite notamment une résidence communautaire. Nous compilons des statistiques sur les femmes qui font un séjour à notre résidence et nous savons que le travail des aînés a des répercussions positives sur elles.

Deuxièmement, nous constatons que les sévices sont chose courante parmi... Nous examinons le profil des détenues et nous faisons des recherches pour obtenir des données plus étoffées. La difficulté réside en partie dans le fait que dans les collectivités autochtones nous n'avons souvent aucun mécanisme nous permettant de déterminer statistiquement combien de personnes sont dans telle ou telle situation. Mais le service n'a pas les outils voulus non plus. Il ne dispose ni de documents où de données statistiques dans ce domaine. Nous sommes en train de mettre sur pied ces activités. Nous serons en mesure de fournir ces statistiques à votre comité ou à quiconque veut les consulter.

Nous avons un contrat avec le gouvernement provincial, mais nous avons également des relations... Le gouvernement provincial a conclu avec le fédéral une entente permettant à des détenus fédéraux de séjourner dans notre centre.

M. Blackburn: Pourriez-vous faire parvenir ces renseignements au comité?

M. Lafontaine: Nous sommes en train de les compiler. Je ne sais trop combien de temps votre comité siégera.

M. Blackburn: Je pense que nous en avons encore pour quelques mois.

Le président: Jusqu'à Pâques, pour l'étude de ce projet de loi.

M. Blackburn: Nous n'en aurons pas fini avec ce sujet avant un bout de temps, en dépit de ce que peut souhaiter le président.

M. Lafontaine: Nous allons vous fournir les renseignements demandés.

Le président: Nous aurons terminé les audiences avant Pâques.

M. Blackburn: J'ai quelques difficultés à définir ce qu'est une collectivité métis en rapport avec ce projet de loi quand on dit que les détenus en libération conditionnelle peuvent être libérés dans la collectivité. Je sais ce qu'est une réserve, et je sais ce qu'est une municipalité, mais je ne suis pas certain de bien comprendre ce qu'on veut dire par collectivité métisse.

M. Lafontaine: Le meilleur moyen de vous répondre, si le président y consent, serait de vous présenter mes diapositives.

Le président: Nous avons encore quelques questions à poser auparavant, monsieur Lafontaine. Avez-vous une autre question, monsieur Blackburn?

[Texte]

Mr. Blackburn: No. That is all. Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Lafontaine: We can identify these communities for you and actually list them for you. The difficulty we have is we have no other mechanism in place other than municipal structures. So sometimes a community will be a Métis community and you will say that it is a municipal structure. Yes, it is, because that is what is available. Sometimes we have communities established where there is no recognition, just a community somewhere on a road allowance or somewhere in part of a province.

Mr. Fee: I look forward to seeing the presentation, but I have four short questions I would like to touch on. Joan and I started this conversation in the hallway, so we can just carry on with it.

• 1125

It has to do with your recommendation that the community programs be required for all aboriginal inmates. I had the privilege of attending an elders' workshop just before Christmas in one of the penitentiaries in this province. There was no compulsory attendance but I believe that every aboriginal inmate attended.

It had a profound impact on me. I think it did on all those attending. I believe part of the reason it did is that the people were there because they wanted to be there.

We had some presentations yesterday from the Seventh Step Society and other groups talking about the AA program and so on. They are unanimous that the ones that worked did so because the people involved wanted to be involved. It was not that they were required to be there.

I am not sure that requiring someone to participate in one of these is the answer. I agree with the idea of making them available and allowing them access. I disagree with forcing people to attend.

Mr. Lafontaine: I know you asked Joan, but I'd like to answer this very quickly. People recognize very quickly what the formal structures and the decision-making processes are within an institution. You also recognize what is an informal decision-making process.

Many of the programs are not compulsory, but they are compulsory if you ever want to get on parole. For example, if someone perceives you have an alcohol problem, you better go through an alcohol program.

The problem we want you to recognize is that we want to make it compulsory that the service recognizes the value of the programs that are put on by the elders and by liaison people. This is what we want. It is not so much the other way around. We want the service recognized. Often they do not recognize it unless it is on paper somewhere with some words that actually recognize the aboriginal or the elders' service as something of value.

Mr. Fee: I appreciate that. I can accept that as well. I got a different interpretation from the way you said it first. It is compulsory for recognition by the institution, but not necessarily so by the inmate.

[Traduction]

M. Blackburn: Non, c'est tout. Merci, monsieur le président.

M. Lafontaine: Nous pouvons préciser à votre intention quelles sont ces collectivités et même vous en fournir une liste. Le problème, c'est que nous n'avons pas d'autre cadre que les structures municipales. Ainsi, on pourra parfois affirmer qu'une collectivité métis n'est qu'une structure municipale. Ça l'est effectivement, parce que c'est le cadre qui est disponible. Certaines de nos collectivités n'ont aucune reconnaissance officielle, elles ne sont qu'un groupement de maison quelque part sur une route secondaire aux fins fonds d'une province.

M. Fee: J'ai bien hâte de voir votre présentation audiovisuelle, mais j'ai quatre brèves questions à vous poser. Joan et moi-même avons entamé dans le corridor une conversation que nous voudrions poursuivre.

Il s'agit de votre recommandation rendant les programmes communautaires obligatoires pour tous les autochtones. Un peu avant Noël, j'ai eu le privilège d'assister à un atelier donné par des aînés dans l'un des pénitenciers de cette province. La participation n'était pas obligatoire, mais je crois que tous les détenus autochtones y étaient.

L'atelier a eu un effet très marqué sur moi et, je crois, sur tous les participants. Je pense que c'est en partie parce que les participants étaient présents de leur plein gré.

Nous avons eu hier des témoignages de la Seventh Step Society et d'autres groupes qui ont parlé notamment du programme des Alcooliques anonymes. Ils étaient unanimes, à dire que l'efficacité des programmes dépend de la volonté des détenus d'y participer. Il ne faut pas les obliger à y prendre part.

Je ne pense pas que l'obligation de participer à un programme soit la solution. Je suis d'accord pour qu'il soit offert et que les détenus y aient accès. Je m'oppose à ce qu'on force les détenus à y participer.

M. Lafontaine: La question est adressée à Joan, mais j'aimerais y répondre brièvement. On reconnaît rapidement que les structures officielles et les processus de décisionnels font partie de l'établissement même. Vous reconnaissez également qu'il existe un processus officieux de prise de décision.

Beaucoup de ces programmes ne sont pas obligatoires, mais ils le sont si l'on veut obtenir une libération conditionnelle. Par exemple, si l'on pense que vous avez un problème d'alcool, il vaut mieux pour vous participer à un programme contre l'alcoolisme.

Nous voulons vous faire comprendre que le service doit se rendre compte de la valeur des programmes mis sur pied par les aînés et par les agents de liaison. C'est ce que nous voulons, et non le contraire. Nous voulons que le service soit reconnu. Souvent, on ne reconnaît pas ce genre de service s'il n'est pas inscrit sur papier quelque part, si l'on ne reconnaît pas par écrit la valeur du service assuré par des autochtones ou des aînés.

M. Fee: Je comprends. Je pourrais l'accepter. Ce qui est obligatoire, c'est la reconnaissance par l'établissement, et pas nécessairement par le détenu.

[Text]

Mr. Lafontaine: That would be my comment. It is my experience that we are not there to force people into things.

Mr. Fee: Okay.

Ms Lavallee: It should be recognized when they came up for parole that they had gone to an alcohol program or literacy program or whatever. If we were given the same kind of consideration, then the inmates would be more apt to attend the healing circles that the elders do have in the institution.

Mr. Fee: Thank you. Just one quick comment. You mentioned that you are not allowed to have sweetgrass within certain facilities.

You are also aware that with some legislation passed recently most federal government buildings are non-smoking. They have made exceptions to allow not only sweetgrass, but tobacco, in one of the buildings.

I think they were more worried about having a Member of Parliament attend and what his reaction to people smoking in one of the buildings might be, but they did allow it in that case. I would hope that this kind of acceptance would be available in every institution in this country.

I was distressed by some comments you made in the medical services. I know you are referring not just to Kingston but also to the provincial one. I am not sure how many people would be incarcerated when they are pregnant. But you mentioned the one woman who was forced to have a Caesarean section as opposed to a natural childbirth and others who were required to take tranquillizers. How extensive is this?

Ms Lavallee: I think because the judicial system is keeping an eye on them more, it is not used as frequently. When I first started visiting the Prison for Women in Kingston, the girls were hardly even able to talk properly because they were on such high tranquillizers.

Mr. Fee: You say this is not isolated. This is standard practice for everyone?

Ms Lavallee: That is the standard practice.

Mr. Fee: Mr. Chairman, I would like to request a formal verification of that. I know it has probably nothing to do specifically with this, but it's something that bothers me as an individual.

The Chairman: I think it is something the individual member can take up with the various departments. The committee will also look into it, I'm sure.

Mr. Fee: I have two other very short questions.

First, did you all sit through the previous presentation? Chris, I know you were here.

Mr. Lafontaine: Most of it.

[Translation]

M. Lafontaine: C'est ce que je voulais dire. D'après mon expérience, nous ne devons pas forcer les gens à quoi que ce soit.

M. Fee: D'accord.

Mme Lavallee: Quand il y a une demande de libération conditionnelle, il faut reconnaître qu'un détenu a suivi un programme de désintoxication ou d'alphabétisation, par exemple. Si nous recevions le même genre de reconnaissance, les détenus iraient plus facilement aux cercles de vie animés par les aînés dans l'établissement.

M. Fee: Merci. Un petit commentaire. Vous affirmez que dans certains établissements, le foin d'odeur n'est pas permis.

Vous savez également qu'en vertu d'une loi adoptée récemment, il est interdit de fumer dans la plupart des immeubles du gouvernement fédéral. On a fait une exception pour permettre non seulement le foin d'odeur mais également le tabac dans un établissement.

Je pense qu'on s'est inquiété de la réaction des députés lorsqu'ils verraient des gens fumer dans l'immeuble. On l'a tout de même permis. J'aimerais que ce genre de permission soit donnée dans tous les établissements du pays.

J'ai été bouleversé par vos commentaires sur les services médicaux. Je sais que vous ne parlez pas uniquement du pénitencier de Kingston, mais également de la prison provinciale. Je ne sais pas combien de femmes sont incarcérées pendant leur grossesse. Vous avez mentionné qu'on a forcé une détenue à accoucher par césarienne plutôt que par voie naturelle et que d'autres devaient prendre des calmants. Quel est l'ampleur de ce phénomène?

Mme Lavallee: Je pense qu'à cause de la surveillance exercée par le système judiciaire, ce n'est plus utilisé si fréquemment. À ma première visite à la prison des femmes de Kingston, les femmes avaient pris de telles doses de calmants qu'elles avaient de la difficulté à parler correctement.

M. Fee: Vous dites que ce n'est pas un cas isolé. Est-ce que c'est la norme partout?

Mme Lavallee: C'est la norme.

M. Fee: Monsieur le président, j'aimerais obtenir une vérification officielle de cela. Cela n'a peut-être rien à voir avec notre mandat, mais ça me tracasse beaucoup personnellement.

Le président: Je pense qu'en tant que député, vous pouvez vous adresser aux ministères. Je suis persuadé que le comité va se pencher là-dessus.

M. Fee: J'ai deux autres très courtes questions.

D'abord, étiez-vous tous ici pendant l'exposé précédent? Je sais que vous étiez là, Chris.

M. Lafontaine: Pendant presque toute la comparution.

• 1130

Mr. Fee: Okay. Well, you also said you agree to the appointment of aboriginal spiritual advisers and elders, I take it, in the same context—in supporting the previous presentation.

M. Fee: Bon. Vous avez dit que vous étiez également en faveur de la nomination d'aînés et de conseillers spirituels autochtones, dans le contexte présenté par les témoins précédents.

Texte]

Mr. Lafontaine: One of the areas of my concern is parole—the Parole Board, as an example. They are political appointments. Often what you have with a political appointment is the vested interest of a particular sector of society to perpetuate. For example, if I have been appointed by a political party, then I support their policies. Somehow, as you look at appointments, people need to recognize that is not often what's best. Decisions are not often made in ways that are best for the client group.

I tried to stress it; I'm not sure I got the point across. You've got a conflict here. A lot of the things we talk about are what's best for the offender, and what I hear in this bill is what's best to protect, protect, protect. How can we put these people in for longer terms and do things with them or for them that will protect, protect, protect? What we're saying is your goals will not be reached—of lower recidivism rate, and a safer society, in general—by just doing what you're proposing to do in this bill.

Mr. Fee: Hopefully, they are related.

What about the admission, or acceptance, of the aboriginal spiritual advisers and elders? The previous presentation said these people are identified within the community, and there should be the recognition in the act that they are readily available and identifiable, and they should be accepted on the same basis as any other group, organization, or religious group.

Mr. Lafontaine: Recognize that all aboriginal people are not the same. Some people buy into other forms of spiritual teachings. Some are Christians, some are. . . all the other types of religions there are throughout the world.

Recognize that for many, aboriginal spirituality is there, and it's needed. It's not a matter of all. . . recognize that it's got to be available for those people who are there. It's not for everyone. But for those who need it, have that background, they need to have that opportunity.

Mr. Fee: Thank you.

Mr. Thorkelson (Edmonton—Strathcona): Thank you, Mr. Chairman. I have just two or three questions. In the bill, there are provisions for what they call a work release program, where a person could go outside of an institution for up to 60 days to try to gain some work skills, and work with the private sector in some sort of program. May I have your comments on that? I know you received the bill very late. Would you endorse such a program?

Ms Lavallee: Yes, I would endorse such a program. But I don't even think the inmates know it exists, that they can apply for it.

Mr. Thorkelson: Yes. Well, it exists in a different form now, a day parole, but this is making a new provision for something more formalized and more structured. Thank you.

[Traduction]

M. Lafontaine: L'une de mes principales préoccupations est la libération conditionnelle et notamment la Commission nationale des libérations conditionnelles. Les nominations à cette Commission sont politiques. Souvent, lorsqu'il y a une nomination politique, on veut perpétuer les intérêts d'un secteur particulier de la société. Ainsi, si un parti politique est responsable de ma nomination, c'est que j'appuie sa ligne de conduite. Si l'on considère les nominations, il faut bien reconnaître que dans bien des cas, on n'a pas fait pour le mieux. Les décisions ne sont pas prises dans l'intérêt supérieur du groupe client.

J'ai insisté là-dessus mais je ne suis pas persuadé de m'être bien fait comprendre. Il y a un conflit. Nous parlons beaucoup de ce qui est préférable pour le détenu. Dans ce projet de loi, on ne parle que de ce qui est préférable pour protéger, protéger, protéger. Comment peut-on prolonger la détention de ces gens, faire des choses pour eux ou avec eux en vue de protéger au maximum la société? En bref, vous n'atteindrez pas vos objectifs de réduction du taux de récidive et de protection de la société grâce aux mesures proposées dans ce projet de loi.

M. Fee: Nous espérons qu'il y a un lien.

Mais parlez nous de l'acceptation des aînés et des conseillers spirituels autochtones? Le témoin précédent a dit que ces gens étaient connus dans la collectivité et qu'on devrait reconnaître dans la loi qu'ils sont disponibles et identifiables, et qu'ils devraient être acceptés comme tout autre groupe, organisme ou religion.

M. Lafontaine: Il faut reconnaître que les autochtones ne sont pas tous semblables. Certains ont opté pour d'autres types de spiritualité. Par exemple, il y a des Chrétiens et d'autres, tous les autres types de religions du monde.

Mais reconnaissez que pour beaucoup, la spiritualité autochtone existe et est nécessaire. Reconnaissez qu'elle doit être offerte à ceux qui en ont besoin. Ce n'est pas pour tout le monde. Mais ceux qui en ont besoin, ceux qui ont été élevés dans cet esprit ont besoin de cette possibilité.

M. Fee: Merci.

M. Thorkelson (Edmonton—Strathcona): Merci, monsieur le président. J'ai deux ou trois questions à poser. Le projet de loi permet un programme de placement à l'extérieur, grâce auquel un détenu peut sortir de l'établissement pour un maximum de 60 jours, afin d'acquérir certaines compétences professionnelles et de travailler avec le secteur privé dans un programme donné. Avez-vous des commentaires à ce sujet? Je sais que vous avez reçu le projet de loi très tard. Êtes-vous d'accord avec un tel programme?

Mme Lavallee: Oui, je l'approuve. Toutefois, je pense que peu de détenus soit au courant et savent même qu'ils peuvent faire une demande.

M. Thorkelson: Oui. Il existe actuellement une forme différente de ce programme, pour la semi-liberté. Cette nouvelle disposition rend les choses plus officielles, plus structurées. Merci.

[Text]

A point of contention, where we've heard conflicting testimony, is whether victims should have a say in the judicial process. There are some people who say the victims should have a say at the point of sentencing—the victim impact statements. Then they should begin a process of healing. There are others who say the victim should be heard at the parole process.

So I am wondering, have you given any thought to whether victims should be included at the latter end of the process, at the parole hearings? Do you have any comments on that?

Mr. Lafontaine: In my view, the victim needs to be involved in the total process for one reason, and that is, the victim has some healing to do also.

Part of the difficulty you get is the frustration many people in society have with the justice system, in that they are recipients. Whether you're a victim, whether you're an offender, you're always a recipient of what others think is best for you. As a result of that, you expect great things from the judicial system, great things from the legal system, which have never been, in my view, ever delivered.

• 1135

Mr. Thorkelson: Then you would also endorse, I would take it, and the aboriginal philosophy would endorse—this is outside of the bill, but I'd appreciate your comments—a victim-offender mediation or reconciliation process too, if both parties were agreeable.

Mr. Lafontaine: Yes, but again, it's like the word "love". I'm not sure what you mean by mediation because it's defined a little differently in the aboriginal community. When you talk about mediation, or reconciliation, it's not a process where you have people on the outside defining it. It has to be defined within the context and the framework of the community. That's where we run into a little bit of difficulty when you look at trying to put together a bill that's going to satisfy these things.

There's one comment I'd like to make and I might as well make it now. I was going to make it as a closing comment. I hope you can actually put a preamble in this bill that reflects what is defined and what you've been hearing from the aboriginal community.

The difficulty that people have is understanding a different... they try to reconcile what they hear through their own belief or value system, and if somebody has a different belief or value system, it's hard to understand others. That's what I believe is very necessary, and it's missing in this bill—some sort of reconciliation of two world views.

Mr. Thorkelson: Thank you very much.

The Chairman: I don't believe there are any other questions. Mr. Lafontaine, do you wish to make your presentation at this time? How long will your presentation run, sir?

Mr. Lafontaine: Five minutes, maybe.

[Translation]

Il y a une question controversée qui a donné lieu à des témoignages contradictoires. Les victimes doivent-elles avoir leur mot à dire dans le processus judiciaire? Certains estiment que les victimes devraient pouvoir intervenir au moment de la détermination de la peine, en présentant une déclaration sur les répercussions du crime. Ensuite devrait s'amorcer le programme de guérison. D'autres pensent que la victime devrait être entendue pendant l'évaluation relative à la libération conditionnelle.

J'aimerais savoir si vous avez pensé à cela, et si la victime devrait intervenir à la fin du processus, au cours des audiences sur la libération conditionnelle? Avez-vous des commentaires à ce sujet?

M. Lafontaine: À mon avis, la victime doit participer au processus du début à la fin, pour la simple raison qu'elle aussi a une réadaptation à faire.

Le sentiment de frustration que la société éprouve à l'égard du système judiciaire est dû en partie au fait que les gens sont passifs. Que vous soyez victime ou délinquant, on vous impose toujours ce que les autres jugent être dans votre intérêt supérieur. Il en résulte que l'on s'attend à de grandes choses du système judiciaire, ce qui est purement utopique, à mon avis.

M. Thorkelson: Si je ne m'abuse, vous encouragez donc, conformément à la philosophie autochtone, un processus de médiation ou de réconciliation entre la victime et le délinquant si les deux parties sont d'accord. Cela ne touche pas directement au projet de loi, mais j'aimerais savoir ce que vous en pensez.

M. Lafontaine: Oui, mais encore une fois, c'est comme le sens du mot «aimer». Je ne sais pas ce que vous entendez par «médiation» puisque la définition n'est pas tout à fait la même pour les autochtones. Lorsqu'on parle de médiation ou de réconciliation, ce n'est pas un processus défini par des gens de l'extérieur. Il faut que cela soit défini dans le contexte et dans le cadre de la communauté. C'est là le hic. Il est difficile de rédiger un projet de loi qui satisfasse tous ces besoins.

J'avais une remarque à faire en conclusion, mais je vais la faire maintenant. J'espère que l'on pourra mettre un préambule à ce projet de loi qui corresponde aux définitions et aux témoignages que vous a donnés la communauté autochtone.

Le problème, lorsque l'on essaie de comprendre une culture différente... On essaie parfois de comprendre ce que l'on entend en fonction de nos propres croyances et de nos propres valeurs. Si quelqu'un se présente avec des valeurs ou des croyances différentes, il est difficile de les comprendre. Je crois que c'est ce qui manque et qui est essentiel à ce projet de loi: un terrain d'entente entre deux mondes.

M. Thorkelson: Merci beaucoup.

Le président: Je ne pense pas qu'il y ait d'autres questions. Monsieur Lafontaine, voulez-vous présenter maintenant votre exposé? Quelle en sera la durée, s'il vous plaît?

M. Lafontaine: Environ cinq minutes.

[Texte]

The Chairman: Oh, fine, thank you.

[Slide Presentation]

Mr. Lafontaine: Often what happens in the discussion around bills and legislation is not having the opportunity to look at the impact on the present system. I use this presentation just to describe the significant impact of what has happened and how it has impacted on the community.

I'm using Saskatchewan as the example, northern Saskatchewan, and this is a map of northern Saskatchewan. The information I have relates to the community of La Loche. La Loche is a Métis community. Cumberland House is a Métis community, the oldest community in Saskatchewan. There is Green Lake, and a place called Stony Rapids at the top, and one more, Sandy Basin.

I want to talk a little bit about La Loche. If you want statistics on a community in Saskatchewan that has probably had more studies done on it, more information on it, than any other community, this is La Loche. It is studied to death. Now, this information I'm providing to you was provided to me by the provincial government.

I'm going to talk a little bit about the community of La Loche and I want to introduce you to the framework, because we will use it on five communities. La Loche is only about 3,000 people. It's on the edge of a reserve.

I'm talking about provincial expenditures. I imagine you could do the same thing if you looked at federal expenditures. This represents provincial expenditures only and it represents the expenditures on Métis in that community.

If you assume no revenue offsets expenditures—well, I think you can assume that for a lot of aboriginal communities—you assume that the rate of interest is 8%. I wish, but that's the assumption we make here, that the average percentage growth is 2% and in La Loche that is low—it's closer to 3%, almost 3.5%—and the average inflation rate per year is 3%.

When these figures are put together, you weren't having inflation the way we have now, but if you assume those things, the actual expenditure of La Loche in 1986 was \$13.27 million to look after 3,000, or a little less than 3,000 people. By the year 1990... I don't know if you know about this, but in Saskatchewan we have a deficit. As a result, you have to fund for the deficit. The actual debt that was incurred because of expenditure for La Loche represented \$84.92 million. Projected to the end of the century, in La Loche, we will be spending \$475 million to maintain that community. La Loche is not a unique community. It is a community like many other aboriginal communities. So we put five aboriginal communities together, looked at about 7,000 people, looked at the same assumptions, and used the five communities of La Loche, Green Lake, Cumberland House, Sandy Bay, and Stony Rapids.

[Traduction]

Le président: Bon, merci.

[Présentation de diapositives]

M. Lafontaine: Lorsque l'on discute de lois et de projets de loi, on a pas toujours l'occasion de considérer les répercussions que je donnerai porteront sur la localité de La Loche, une collectivité métisse. Cumberland House en est une également, c'est la plus vieille collectivité de la Saskatchewan. Il y aussi Green Lake, Stony Rapids, en haut et puis Sandy Basin.

Je prends l'exemple de la Saskatchewan, du nord de la Saskatchewan. Voici une carte de la région. Les renseignements que je donnerai porteront sur la localité de La Loche, une collectivité métisse. Cumberland House en est une également, c'est la plus vieille collectivité de la Saskatchewan. Il y aussi Green Lake, Stony Rapids, en haut et puis Sandy Basin.

Laissez-moi vous parler un peu de La Loche. Si vous voulez des statistiques sur la collectivité de la Saskatchewan qui a été la plus étudiée, la plus contrôlée de toutes, prenez La Loche. Elle est étudiée à l'excès. Les renseignements que je vous donne proviennent du gouvernement provincial.

Je vais vous parler un peu de La Loche et vous présenter le cadre de référence qui s'appliquera aussi aux cinq autres collectivités. La Loche compte environ 3,000 habitants. Elle est en bordure de la réserve.

Je vais parler des dépenses provinciales. On pourrait sans doute faire la même chose avec les dépenses fédérales. Voici une représentation des dépenses provinciales pour les Métis de La Loche.

Il faut présumer qu'aucun revenu ne compense les dépenses. On peut présumer cela pour de nombreuses localités autochtones. Il faut présumer également que le taux d'intérêt est de 8 p. 100. Supposons également une croissance moyenne de 2 p. 100 à La Loche. J'aimerais que ce soit le cas, mais c'est un peu faible pour La Loche. La croissance est d'environ 3 p. 100, presque 3,5 p. 100. Le taux d'inflation annuel est de 3 p. 100.

En regroupant ces chiffres, même si ce n'est pas le taux d'inflation actuel, en utilisant ces chiffres comme hypothèse, les dépenses annuelles à La Loche pour 1986 étaient de 13,27 millions de dollars, pour 3,000 personnes ou un peu moins. Et en 1990... Vous savez sans doute qu'en Saskatchewan, nous avons un déficit et qu'il faut le financer. La dette accumulée par suite des dépenses faites à La Loche atteint 84,92 millions de dollars. En faisant des projections jusqu'à la fin du siècle, on déduit qu'on dépensera alors à La Loche 475 millions de dollars pour maintenir la collectivité. La Loche n'est pas un cas unique. Elle ressemble à bien d'autres localités autochtones. Nous avons donc examiné les cinq collectivités autochtones, soit environ 7,000 personnes, en nous fondant sur les mêmes hypothèses pour La Loche, Green Lake, Cumberland House, Sandy Bay et Stony Rapids.

• 1140

The same assumption: 8%, 2%, 3%. We now have expenditures in those five communities of \$31 million, \$200 million, and over a billion dollars.

La même hypothèse: 8 p. 100, 2 p. 100, 3 p. 100. On arrive maintenant à des dépenses pour ces cinq localités de 31 millions, 200 millions et un milliard de dollars.

[Text]

To give you a little bit of perspective, we're going to take Mr. Blackburn and run him as mayor of La Loche. Do you know what our campaign is going to be? La Loche gets more money in the province of Saskatchewan than—these are figures from 1987, but it'll give you an idea—telephones, science and technology, consumer affairs, development and trade, environment, tourism, and the Saskatchewan Water Corporation.

If you want a good mayor in La Loche, to bring more money in, let's elect this gentleman.

Mr. Rideout: It's the NDP way.

Mr. Lafontaine: You may ask the question: Where is this money being spent? I want to talk about each of these sectors, where it's being spent, and I will do it to identify the results of the expenditures. I'm trying to show you the impact on our communities. You get it on paper, you try to get his word; hopefully this is another way that you'll see the impact that we have to contend with.

Education: In the five communities, approximately \$9.8 million dollars is spent. In our communities, we're not even getting graduates from the grade 12 system. We've got drop-out rates of 98%; 0.03% make it through to a university degree. Most of our students are dropping out at the middle years—grades 6, 7 and 8. Education dollars in Saskatchewan are not being well spent in the five communities.

Health: The type of health service that we're getting is all maintenance. It's not preventive; it's not doing things that are sustaining the family. We're reacting to a crisis.

Social services, justice, urban affairs, they are all major activities, areas where we could have an impact. Economic development and trade—zero.

There's a department in Saskatchewan called Indian and Native Affairs Secretariat. They only spend \$110,000 in those five communities for Métis.

Credit Union Central, that's our loan corporation for the provincial government—zero.

Housing—very, very low. As you begin to look at the community, you need to ask the question, why would people even tolerate it?

Where is the authority for the decision-making of those five communities? It's all in La Ronge. If you know about Saskatchewan, you'll know that La Ronge is the capital—it makes all the decisions for the north. It used to be an aboriginal community. Now the population is shifting. It's no longer aboriginal.

One of the presenters said that self-government should be an option. I want to give you one more figure and then I want to talk about that concept.

• 1145

This is an actual technical assessment of the percentage of poor in Canada, and as you look at the high expenditure rate and you look at northern Saskatchewan and the aboriginal people in Manitoba, they're the working poor of this country.

[Translation]

Pour vous donner une meilleure idée de la situation, mettons M. Blackburn dans la course à la mairie de La Loche. Savez-vous quel sera le thème de notre campagne? D'après les chiffres de 1987, qui sont anciens mais qui vous donneront tout de même une bonne idée de la situation, La Loche reçoit plus d'argent du gouvernement provincial que les services de téléphone, les sciences et la technologie, la consommation, le développement et le commerce, l'environnement, le tourisme et la Saskatchewan Water Corporation.

Pour avoir un bon maire à La Loche, pour avoir encore plus d'argent, élisons cet homme.

M. Rideout: C'est tout à fait le genre des Néo-démocrates.

M. Lafontaine: On peut se demander où va tout cet argent. Je vais vous dire dans quels secteurs on le dépense et vous parler des résultats obtenus. Je vais ainsi vous montrer quelles sont les conséquences pour nos collectivités. Vous obtenez sa promesse par écrit; espérons que vous allez ainsi comprendre dans quelle situation nous vivons.

L'éducation: dans les cinq localités, on dépense environ 9,8 millions de dollars. On n'y voit pourtant pas de diplômés de 12^e année. Le taux de décrochage est de 98 p. 100. Seulement 0,03 p. 100 de nos élèves obtiennent un diplôme universitaire. La plupart de nos élèves abandonnent l'école entre le primaire et le secondaire, en 6^e, 7^e ou 8^e année. L'argent consacré à l'éducation en Saskatchewan n'est pas bien dépensé dans ces cinq localités.

La santé: les soins de santé que nous recevons sont uniquement curatifs. Il n'y a pas de prévention. Rien ne vient donner un appui à la famille. Nous ne faisons que régler les crises à mesure.

Les services sociaux, la justice, les affaires urbaines sont autant de domaines d'activité où l'on pourrait faire quelque chose de concret. Le développement économique et le commerce: rien du tout.

En Saskatchewan, il y a un ministère appelé Indian and Native Affairs Secretariat. Il ne dépense que 110,000\$ pour les Métis dans ces cinq localités.

Voici la Société de prêt du gouvernement provincial: zéro.

Le logement: très, très faible. En considérant ces localités, il y a lieu de se demander pourquoi les gens devraient tolérer cela?

Où se prennent les décisions concernant ces cinq localités? Tout se passe à La Ronge. Si vous connaissez la Saskatchewan, vous savez que La Ronge est la capitale... C'est là que se prennent les décisions pour le Nord. C'était autrefois une collectivité autochtone. Il y a maintenant un changement d'ordre démographique et ce n'est plus une collectivité autochtone.

L'un des témoins a dit que l'autonomie gouvernementale devrait être possible. Je vais vous citer encore un chiffre et nous parlerons ensuite de ce concept.

Voici une évaluation statistique de la proportion de pauvres au Canada. Considérez les dépenses élevées: c'est le nord de la Saskatchewan et les autochtones du Manitoba, ce sont les travailleurs pauvres du pays.

[Texte]

One of the only options that I see is that the communities have to be given an opportunity to look after themselves. With all the benevolence that I see in this room... we appreciate it, but until we start taking responsibility for some of the things in our own communities, very little will change. Elders can only do so much. It's at the community level that we have to do things.

One of the objectives of the Indian people in our province is to get land entitlement. Let's get that land back and start people off equal to what was promised in the treaty. This is the problem we're facing. If you look at all the unallocated crown land... This is from 1978 and some progress has been made since that time, but it is just to give you an idea. If you look at unallocated crown land, 73% of northern Saskatchewan, 0.3% is reserve land, 1.6% is federal and provincial parks, 6%... If you allocated every man, woman and child a quarter section of land in northern Saskatchewan, it would account for 6% of all the land that's up there. Of the total, 18% is held by leases for lumber, mining and others.

If you sold every land entitlement in northern Saskatchewan, how much more land would Indians get? Mr. Blackburn, how much more land can they get? Ten percent of the norm, 20% or 30%?

A voice: You're running for mayor now, Mr. Blackburn.

Mr. Blackburn: No I'm not, I declined the nomination. Didn't you hear me?

Mr. Lafontaine: I don't want to put him on the spot, but people think we want the whole north, that we want everything. But the aboriginal people... all treaty land entitlements would double it from 0.3% to 0.6%.

You set aside more land in northern Saskatchewan for animals than you do for people. You should recognize that, because it has an impact on us as a community. You don't understand how we respect the need to protect our environment. There's no question about that, but we also need respect for people too.

I show this to you because I want you to understand that what we're asking for here, and what we're trying to get across, is that we're in a crisis. We're thankful that you're able to help by holding hearings, but you have to recognize how much of a crisis we're in. You have a choice. You could do it in the old way. I would like to give you my definition of insanity again: do the same thing in the same old way and expect different results.

On behalf of the Métis National Council, I thank you for this opportunity to speak. Hopefully, through your efforts, you'll see the value of allowing people to get involved and take control of their own lives. You are facilitating part of it

[Traduction]

L'une des seules solutions pour moi, c'est de donner à ces collectivités la possibilité de s'administrer elles-mêmes. Avec toute la bonne volonté que je décèle dans cette pièce... Nous l'apprécions, mais tant que n'aurons pas commencé à assumer nous-mêmes la responsabilité de ce qui se passe chez nous, il y aura peu de changements. Il y a un maximum à ce que peuvent faire les aînés. C'est au niveau communautaire qu'il faut agir.

L'un des objectifs des Amérindiens dans notre province, c'est l'obtention des droits de propriété issus de traités. Il faut que nous retrouvions nos terres et que nous soyons sur le même pied que les autres, comme nous le promettait le traité. Voilà notre problème. Si l'on considère toutes les terres non cédées de la Couronne... Cette diapositive date de 1978. Certains progrès ont été faits depuis, mais cela vous donne une bonne idée. On voit ici toutes les terres de la Couronne non cédées, soit 73 p. 100 du nord de la Saskatchewan. Là-dessus, les réserves comptent pour 0,3 p. 100, les parcs fédéraux et provinciaux, pour 1,6 p. 100 et 6 p. 100... Si l'on donnait à chaque homme, femme et enfant un terrain d'un quart de section dans le nord de la Saskatchewan, cela ne représenterait que 6 p. 100 de tout le territoire. De ce total, 18 p. 100 est loué à bail pour l'exploitation forestière, l'industrie minière et autres.

Si l'on vendait tous les droits de propriété au nord de la Saskatchewan, combien de terres les Indiens obtiendraient-ils en plus? Monsieur Blackburn, combien de terres peuvent-ils obtenir en plus? Est-ce 10 p. 100 de la norme, 20 ou 30 p. 100?

Une voix: N'oubliez pas votre campagne pour la mairie, monsieur Blackburn.

M. Blackburn: Mais non, j'ai refusé de poser ma candidature. Vous ne m'avez pas entendu?

M. Lafontaine: Je ne veux pas vous mettre sur la sellette. Les gens s'imaginent que nous voulons tout le nord de la province, que nous voulons tout le territoire. En fait, les autochtones... Avec tous les droits de propriété issus de traités, nous ferions passer le territoire autochtone de 0,3 à 0,6 p. 100.

Dans le nord de Saskatchewan, on donne davantage de territoire aux animaux qu'aux humains. Il faut bien l'admettre, car cela a un effet sur notre collectivité. Vous ne savez pas à quel point nous respectons le besoin de protection de l'environnement. C'est évident, mais il faut également respecter les gens.

Je vous montre tout ceci afin que vous compreniez que ce que nous demandons, le message que nous voulons faire passer, c'est que nous sommes en crise. Nous vous remercions de nous aider en tenant des audiences, mais il vous faut reconnaître la gravité de notre crise. Vous avez le choix. Vous pouvez faire comme autrefois. Je vais vous répéter ma définition de l'aliénation mentale: faire la même chose, grâce aux mêmes moyens et s'attendre à des résultats différents.

Au nom du Ralliement national des Métis, je vous remercie de votre invitation. J'espère que par vos efforts, vous arrivez à comprendre l'utilité de permettre aux gens de participer et de contrôler leur propre vie. Vous pouvez y

[Text]

through the changes in this bill, but we have a crisis situation and until your recommendations to governments start reflecting this, it's tragic. The human cost in some of these northern communities—and the population is only increasing—is scary. It's scary for us.

Look at what they are projecting just in Saskatchewan, what they are going to need for federal and provincial beds. You either look at some major changes or you start digging deep, because it's going to cost.

• 1150

With that, I will allow my colleague to make closing remarks and then we can go.

Ms Lavalée: I would like to thank the justice committee for allowing us to be participants in Bill C-36. With our presentations and what we've said, I'm hoping you'll be able to help our people stay out of the institutions so we won't have to have bills such as these. We are in a really scary situation and it's getting worse instead of better. Thank you.

The Chairman: Thank you very much, Joan.

I want to ask a quick question. Did you say reservations make up 0.3% of all the land in the north? Is that correct, on that last slide?

Mr. Lafontaine: At the time that slide was put together.

The Chairman: You said if all the land claims were settled—

Mr. Lafontaine: With the 1976 formula of treaty land entitlement, it would actually double.

The Chairman: And that would be satisfactory?

Mr. Lafontaine: That's what the Indians would have wanted for everything. There's an outstanding land claim, in my view, for the Métis, but you're not talking about the total north. If you were to give every man, woman, and child a quarter section of the land in northern Saskatchewan, it would represent 6%—

The Chairman: I thought I understood that correctly; I just wanted to get it straight. Mr. Blackburn had a question, but he has been called to the telephone. Possibly he will speak with you privately afterwards and get it on the record.

On behalf of the committee I would like to thank all of you for appearing here and making your thoughts known to us. We appreciate hearing from you. We hope we will be helpful to you in some way.

It would be great in a perfect world, Ms Lavalée, if people didn't have to be incarcerated. It would be superb. We don't mind disbanding this committee at all should there be no need for 13,000 people in Canada to be incarcerated in penitentiaries.

Again, thank you very much for being here. I declare this meeting adjourned until 2 p.m.

[Translation]

contribuer par les changements que vous apporterez au projet de loi. Nous sommes en crise et ce serait tragique si vos recommandations au gouvernement n'en tenaient pas compte. Dans certaines collectivités du Nord, le coût humain, avec l'augmentation de la population, est effrayant. C'est effrayant pour nous.

Voyez les projections uniquement pour la Saskatchewan, les besoins de lits pour le fédéral et le provincial. Il faut envisager des changements majeurs ou alors, cela risque de nous coûter très cher.

Je vais maintenant laisser ma collègue terminer, avant notre départ.

Mme Lavalée: Je tiens à remercier le Comité de la justice qui nous a permis de participer à l'examen du projet de loi C-36. Après avoir écouté nos exposés, j'espère que vous pourrez aider nos frères à demeurer hors des établissements pénitenciers, afin que ça ne coûte plus aussi cher. La situation est vraiment épouvantable et elle est loin de s'améliorer. Merci.

Le président: Merci beaucoup, Joan.

Une dernière question, rapidement. Avez-vous dit que les réserves représentaient 0,3 p. 100 de tout le territoire dans le nord? Ai-je bien compris cette dernière diapositive?

M. Lafontaine: À l'époque où la diapositive a été préparée.

Le président: Vous avez dit que si toutes les revendications territoriales étaient réglées...

M. Lafontaine: Avec la formule de 1976 visant les droits de propriété issus de traités, le territoire doublerait.

Le président: Et cela vous satisferait?

M. Lafontaine: C'est tout ce que les Indiens demandaient. Il y a une autre revendication en suspens, je crois, pour les Métis, mais on ne parle certainement pas de tout le nord. Si l'on donnait à chaque homme, femme et enfant un quart de section de terre dans le nord de la Saskatchewan, cela représenterait 6 p. 100...

Le président: Je pensais bien vous avoir compris. Je voulais simplement vérifier. Monsieur Blackburn avait une question, mais il a reçu un appel téléphonique. Il voudra peut-être vous parler en privé tout à l'heure et faire consigner cet échange au compte rendu.

Au nom du comité, je vous remercie tous de vous être présentés ici et de nous avoir fait part de votre point de vue. Nous vous en savons gré et nous espérons pouvoir vous être utiles d'une façon ou d'une autre.

Si nous vivions dans un monde parfait, madame Lavalée, ce serait extraordinaire et personne n'aurait à être incarcéré. Ce serait merveilleux. Nous n'aurions aucun regret à démanteler notre comité s'il n'était pas nécessaire d'incarcérer 13,000 personnes dans nos pénitenciers.

Encore une fois, nous vous remercions de votre comparution. La séance est levée jusqu'à 14 heures.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Indigenous Bar Association:

Larry Chartrand, Chair of the Justice Committee;
Ilene Sasakamoose, Barrister and Solicitor.

From the Metis National Council:

Christopher Lafontaine, President, Native Advisory Committee,
Gabriel Dumont Institute.

From the Aboriginal Women's Council of Saskatchewan:

Joan Lavallee, Member of the Elder Women's Council of Saskatchewan;
Vicki Wilson, Member of the Elder Women's Council of Saskatchewan.

TÉMOINS

De l'Association du Barreau autochtone:

Larry Chartrand, président du Comité sur la justice;
Ilene Sasakamoose, avocate.

Du Conseil national des Métis:

Christopher Lafontaine, président, Conseil consultatif des autochtones,
Institut Gabriel Dumont.

Du Conseil des femmes autochtones de Saskatchewan:

Joan Lavallee, membre du Conseil des aînées de la Saskatchewan;
Vicki Wilson, membre du Conseil des aînées de la Saskatchewan.